

□ Poésie

Une seule voie

Pierre-Jean Oswald appartient au petit nombre des éditeurs chez lesquels l'audace, la passion humaine, l'honnêteté intellectuelle remplacent les grands moyens financiers. Se consacrer à la poésie qui prétend ne pas ignorer le permanent combat mené par l'homme pour établir le règne de la liberté, de la justice, de rapports authentiques, confine aujourd'hui un défi flagrant. Ce défi-là, P.-J. Oswald le tient depuis le jour où il fonda ses collections : « *L'aube dissout les monstres* » et « *J'exige la parole* » qui accueillirent des poètes des témoins et interprètes, des tragédies communes : guerre d'Algérie, combat de l'Afrique pour son indépendance réelle, luttes du tiers monde, des affamés et des humiliés. Après un assez long séjour à l'étranger, revenu en France, P.-J. Oswald a repris ses activités. Renouvelant le défi, il vient de lancer une collection de poésie, format poche. Trois recueils ont déjà été publiés dont « *la poésie ibérique de combat* », anthologie réalisée par François Lopez et Robert Marrast, tous deux infatigables serviteurs de la littérature espagnole la plus vivante.

Cette anthologie de moins de deux cent pages, n'oubliant pas et c'est justice – le Portugal ; qui en dépit des différences de langues, affronte les mêmes drames ; nourrit les mêmes espérances que sa douloureuse voisine, rassemble quarante voix directement branchées sur les réalités les plus essentielles de la péninsule ibérique où le fascisme perpétue son ordre noir. Quarante poètes mais en fin de compte une seule voix nue. Sans ors, concrète, charnelle, tant il est vrai qu'un certain degré de souffrance, d'espoir mutilé, de rage et de poignance,

annule le traits individuels. Les thèmes sont simples, immédiats, vitaux : le pain, la liberté ? Dans chaque poème, rôde une prison, une blessure, la solitude, la répression, mais aussi la certitude d'appartenir à une vaste race, d'être fragmenté fiévreux d'un corps unique : la patrie. Pour l'essentiel, ce sont les nouvelles générations que nous entendons ici, qui se rattachent à ce qu'il est convenu d'appeler « le mouvement réaliste » : G.-A. Carrildo, J.-M. Caballero Bonald, Angel Gonzalez, J.-A. Goytisolo, Jesus Lopez Pacheco, Alfonso Sastre, Luis Veiga Leitao...etc, on retrouve aussi quelques aînés : Gabriel Celaya, Leopoldo de Luis. Il est impossible de choisir parmi ses poèmes qui ont titres : *Sur les corps de l'Espagne, Mandat de perquisition, Protestation et signature, Patrie ardue, etc.* Pourquoi arrachons-nous ces quelques vers dans lesquels la parole poétique n'a retenu que les mots de l'urgence :

« Exiger.
Il faudra exiger
clairement
pleinement
résolument
exiger.
Totalelement
radicalement
absolument
exiger »

C'est signé Francese Vallverdu.

Mais chaque poète aurait pu écrire son nom sous ces mots, qui auront tout le temps, plus tard de réapprendre les sources, les rossignols, les jasmins... quand « *L'aube du peuple dissout les monstres* ».

Tribune Socialiste n°321

30 Mars 1967

□ Exposition

Saint-Domingue
derrière la vitre

Jusqu'au 15 mai, la librairie St-Germain-des-Prés animée par le poète Jean Breton, présente une passionnante et émouvante exposition consacrée aux peintres populaires et naïfs de St-Domingue.

On peut admirer, dialoguer avec une dizaine de toiles aux formes et couleurs violentes, qui ne cesseront pas d'étonner « l'amateur d'art ». Ceux qui ont peint ces toiles sont des hommes saisis par la rage de l'expression, au-delà de tout choix esthétique préconçu. Ils confirment une fois de plus que la beauté peut être créée par tous, qu'elle n'est pas l'apanage des anciens élèves des Beaux-Arts. Ils confirment ce qu'André Breton n'a cessé de clamer, les infinis pouvoirs créateurs de l'homme, en prise directe avec les mythes, les obsessions, les terreurs et les rêves communs.

L'Homme : un trésor est caché dedans.

Hommes et paysages de St-Domingue, flore et faune des Caraïbes : tout un monde lié encore aux forces pro-

fondes, influencé par les soleils et les ombres, les vents et les astres, nous est ici livré. Des images aussi de la dignité, de la patience, de l'énorme persévérance de la créature humaine. Des couleurs qui sont une fête même si elles disent la misère, la mort, la douleur.

Entourant ces toiles, un ensemble de photos de la « Révolution » assassinée par l'impérialisme U.S. et les réactionnaires de St-Domingue. Des photos exaltantes de jeunes femmes miliciennes, belles, défilant dans les rues du réduit constitutionnaliste ; des photos atroces d'enfants mutilés, de corps souillés ; des photos graves du colonel Camano, géant au bon sourire, de combattants aux doigts incrustés dans la crosse des fusils, prêts à vaincre ou à mourir debout, face à la vermine fasciste.

Si vous passez à St-Germain-des-Prés, entrez dans la librairie de Jean Breton. Vous en sortirez plus riche qu'avant.

Tribune Socialiste n°326

4 Mai 1967

les points sur les i
Janus

Le gaullisme c'est Janus multiplié : il y a sa face Pompidou, sa face Giscard d'Estaing, sa face Charles de Gaulle, sans compter quelques autres face de très moindre envergure, plus secrètes que la face cachée de la Lune. Selon les impératifs du moment, le climat psychologique et social, les données et les rapports de forces existants, c'est telle ou telle face qui apparaît en pleine lumière.

Aujourd'hui, la face Giscard d'Estaing tente d'émerger des ténèbres et de s'imposer aux Français qui retrouvent en elle des traits dont ils sont familiers. Cette face-là s'accorde bien aux goûts de notre pays : ordre, prudence, réalisme, méfiance des extrémismes, respect de la morale à l'honneur ; la face Giscard, c'est la face de Gaulle débarrassée de certaines protubérances gênantes : nationalisme exacerbé, anti-américanisme d'autant plus virulent qu'il s'en tient aux limites du verbe, vision eschatologique de l'histoire...

Tribune Socialiste n°341
28 Septembre 1967

En dépit du fait que ces deux faces se regardent comme des chiens de faïence, il convient de ne pas oublier qu'elles sont les prolongements d'un corps unique celui de la réaction. La France n'aurait rien à gagner à choisir la face Giscard après la face de Gaulle. Elle continuerait d'étouffer sous la grosse patte fournie d'ongles du capital. Elle continuerait à créer des richesses pour le bénéfice d'une minorité. Elle continuerait à vivre une rugueuse réalité dont quelques clans tirent profits et privilèges, quitte à promulguer de temps à autre des prétentieuses ordonnances pompeusement baptisées révolutionnaires.

Ce choix, il se peut qu'il soit demain épargné au peuple français, à une condition : que la gauche persiste dans sa volonté montrée de bannir Janus de ses rangs, à l'heure même où celui-ci règne en maître sur le camp ennemi

 les points sur les i
**Camiri : procès
à Wall-Street**

Ce n'est plus un homme qu'on « juge » actuellement à Camiri, c'est une intelligence lucide, une idée -- « L'Ideé ! » -- dangereuse qu'on tente d'assassiner, c'est qu'une vérité sanglante qu'on essaie maladroitement de masquer en utilisant la « singularité » du personnage Debray : la vérité de la répression menée systématiquement par les U.S.A.

Pour survivre les Etats-Unis sont contraints -- à partir du moment où la nature capitaliste du régime n'est pas mise en cause -- de piller le tiers-monde, et principalement ces « républiques » latino-américaines regorgeant de richesses naturelles.

Les murs de toutes les prisons d'Amérique latine sont des livres ouverts le long desquels on peut déchiffrer le récit de la passion éclairé par le phare « Cuba ».

Ne regrettons-pas aujourd'hui que la grande presse seulement assoiffée de « sensationnel », s'occupe de

Debray. Grâce à elle, la voix du jeune marxiste français couvre la planète. Et par sa voix ce sont des milliers et des milliers de voix, jusqu'alors bâillonnées, qui s'expriment, revendiquent pain et liberté, progrès et justice. Les marionnettes de Camiri savent que le choix est dorénavant clair : socialisme ou impérialisme ! Ils savent aussi que les peuples ont tirés les leçons de l'histoire ; une leçon surtout : une démocratie bourgeoise devient un danger pour les U.S.A. si elle défend les intérêts proprement nationaux.

Il y a une chose que les imbéciles sanglants font semblant de ne pas savoir : c'est qu'on peut tuer un homme, on ne tue pas une idée, surtout si on lui donne un « martyr ». Batista, que les idées épouvantaient, l'a bien compris. Il a préféré fuir. Au moins, ce salaud est encore vivant.

Tribune Socialiste n°342
5 Octobre 1967 *les points sur les i*
**Sur le parti
américain**

Il y a en France un « parti américain », voué aux gémonies, fort justement, par les hommes de gauche authentiques. Ceux-ci ne sont pas seuls. Ils ont à leur côté ce que le gaullisme compte de pur, d'honnête : les jeunes intellectuels « gaullistes de gauche », tel Philippe de Saint-Robert, lequel, hebdomadairement, dans les colonnes de Combat, pourfend cette société de cow-boys braillards et impolis, violents et complexés, menaçant le génie français,

nos femmes et nos cathédrales. Ce « parti américain » regroupe tous ceux qui, par intérêt matériel, ou par veulerie, sont prêts à imiter les fameux bourgeois de Calais, en livrant les clés de la « douce France » aux seigneurs de Wall-Street.

Somme toute ce parti-là n'est peut-être pas le plus dangereux pour nous, socialistes. Ses thuriféraires incarnent trop clairement l'intérêt de « l'étranger ». Mais il en est

Tribune Socialiste n°343
12 Octobre 1967

un autre que je considère plus néfaste, dans la mesure où ses slogans et ses arguments sont susceptibles d'atteindre l'oreille de beaucoup. Ceux qui en font partie sont souvent jeunes, dynamiques, volontaires, puissants. Ils n'admirent pas particulièrement l'ordre politique américain, mais « l'american way of life » les subjugué. Jeunes hommes en colère, agacés par la lenteur de la France à réaliser sa révolution industrielle, à arracher un décor anachronique, ils décrètent qu'il n'y a qu'un dieu : l'expansion, selon les schémas en l'honneur aux U.S.A. Jouant des difficultés d'une partie du mouvement socialiste à concevoir

un « socialisme » riche, un « socialisme d'abondance » où il s'agirait de socialiser le plus de « biens » de toute nature, et non de « socialiser la misère », ils font figures de prophètes : la consommation dans le cadre néo-capitaliste dont les arrêtes coupantes seraient alors « beurrées ».

Qu'ils n'oublient pas que notre « génie » ne saurait nous épargner les « vices de la société américaine. « L'american way of life » est aussi un « american way of death ».

les points sur les i « Révolution culturelle à la française »

Tribune Socialiste n°344
19 Octobre 1967

Vous réunissez à Avignon en plein été, Vilar, Godard, Bourseiller, Béjart : cela suffit pour quelques porte-plumes inspirés déclarent que la France est saisie à son tour par la « révolution culturelle ». Qu'est-à-dire ? Qu'un grand péril nous menace : un mythe est en train de naître : l'intelligentsia serait en voie de récupérer sa mission de phare des masses. Se précise une vision : cent millions de Français « consommant » les produits sortis des nouvelles usines de la création. Ce qui ennuie, c'est que cette « révolution culturelle » a le parrainage des autorités étatiques. Du même coup, des questions se posent. Tout marxiste éclairé sait que les « idées » dominantes sont les « idées » de la classe dominante ; il sait aussi que l'art est, entre autres choses, le reflet de la vision du monde élaborée par les « couches supérieures » de la société. L'art est aussi une arme que la société capitaliste utilise dans le cadre de la lutte des classes. Elle a besoin d'artistes capables de diffuser ses « valeurs », son « idéologie ». A preuve, les soins dont

elle entoure un Godard, dont l'œuvre recèle un contenu faussement « révolutionnaire », que tentent de masquer des formes en rupture avec la tradition esthétique bourgeoise. Ce sont ces formes, porteuses d'un « message » bourré de contradictions, qui épatent la critique féroce « avant-gardiste », située en dehors de tout réel qu'elle n'appréhende pas dialectiquement. En résumé, la société industrielle accouche de son « idéologie », de ses « valeurs » censées la justifier à ses yeux et aux yeux des autres. Elle possède un circuit de diffusion : les « maisons de la culture ». Elle a une alliée en cette intelligentsia française, laquelle coupée du vrai savoir, en rupture d'humanisme, atomisée par ses phantasmes subjectifs, se prête à un crime contre l'esprit qui, lorsqu'il souffle, souffle pour l'émancipation totale de l'homme, et non pour perpétuer son esclavage.

les points sur les i Commencer par le commencement

Tribune Socialiste n°345
26 Octobre 1967

J'espère que tous les insulteurs professionnels du P.S.U. auront eu l'occasion de prendre connaissance de l'enquête menée par M. Denis Lindon au sein de l'électorat de gauche. Les méthodes utilisées, le sérieux et l'étendue des questions posées, la dimension de l'enquête font qu'il est difficile d'en réfuter les résultats. Ceux-ci sont accablants.

En résumé, la gauche n'est plus un parti de mouvement, le terme de gauche n'a pas actuellement de contenu précis.

Quelques chiffres lumineux : 90% des électeurs de gauche n'assistent jamais à des réunions politiques par « manque d'intérêt ». Plus de 90 % des électeurs de gauche et d'extrême gauche sont d'accord avec l'idée que l'héritage et la propriété sont des institutions auxquelles il ne

faut pas toucher, sous peine de catastrophe économique ; 73 % des électeurs de gauche et 55 % d'extrême-gauche estiment que l'élection de Mitterrand à la présidence de la république ne changerait rien à leur sort personnel.

Les autres pourcentages fournis sur des questions essentielles ne sont plus encourageants.

A moins d'être un fieffé comédien ou un menteur né, il faut bien reconnaître que sans transformation radicale des schémas de pensée de l'électorat de gauche, le socialisme n'est pas pour demain. Ce diagnostic éclaire d'un jour nouveau le problème de l'unité et de « l'efficacité » sacrosaintes.

Une tâche urgente s'impose : refaire une gauche idéolo-

giquement armée ; vaincre la peur du nouveau ; diffuser la science socialiste ? Le capital ne tremble pas : il parie sur le conservatisme total de cette gauche qui ressemble comme une sœur à la droite.

Il nous appartient que ce pari soit perdu ; il peut l'être. Nous ne sommes pas dans un désert peuplé d'une poignée

□ les points sur les i La révolution embaumée

La rue de la Gaîté à Paris vit à l'heure de « l'octobre rouge ». Un cinéma tout flambant neuf affiche le film de Frédéric Rossif. Les vitrines sont transformées en musée de la révolution, même la boutique appartenant à l'idole Claude François s'est mise au goût du jour. On a glissé entre les minijupes quelques portraits géants et admirables d'ouvriers et de paysans bolcheviques. Etonnante rencontre entre les deux mondes : celui de la « consommation » et celui de « l'émancipation » de l'homme par lui-même.

Malgré tout, la fête de la rue de la rue de la Gaîté est une fête triste. Les noctambules qui s'arrêtent et regardent ne se sentent pas concernés. Nul fil ne les relie à ces femmes, à ces hommes, à ces enfants partis à « l'assaut du ciel ». La Révolution d'octobre est devenue un élément du folklore, avec la peur des Chinois qui tourmentaient nos grand-mères, l'exposition coloniale et les débuts de l'automobile. Le citoyen, aujourd'hui, rechigne, rouspète, mais ne

□ les points sur les i Tout finit par des images

Un proverbe français dit que dans notre pays tout finit par des chansons : la prise de la Bastille, la guerre, les premières communions et les repas de noces. Tout finit aussi en chansons. Aujourd'hui comme hier. Parfois les chansons sont bonnes jaillies d'un cœur sincère, d'une âme ardente : Potemkine, Federico Garcia Lorca, Théodorakis ; souvent elles sont navrantes de banalité. Celles-ci s'attaquent à tout : Mao, la révolution culturelle, la révolte de la jeunesse. Sous l'effet de paroles écrites par des auteurs plus soucieux de gonfler leur compte à la SACEM que de servir une forme d'expression qui a conquis depuis des siècles ses lettres de noblesse, les faits, les hommes sont dévalués, arrachés à leur sens initial, littéralement déformés. Elles participent à l'entreprise sournoise qui consiste à amener le citoyen à la croyance que rien ne vaut la peine d'être pris au sérieux, hormis la fiche de paye, la feuille d'impôts et les feuilletons de l'O.R.T.F.

de fanatiques. Des dizaines de milliers de jeunes français atteignent l'âge d'homme ; ils n'ont pas encore pris le pli ; ils se trouvent encore au carrefour d'où partent les chemins de la lucidité, et les sentiers de l'aliénation. Sans eux nous ne serons rien. Avec eux nous serons tout.

se rebelle pas. Il respecte tout : les flics, l'impôt, le général de Gaulle, les patrons et la propriété privée...

Il faut avoir le goût du ridicule, comme l'a sans doute, M. Griotteray pour protester contre la publicité faite au bolchevisme par la presse, la radio et la télévision en ces heures de jubilé. L'honorable parlementaire craint-il vraiment que les masses françaises se jettent brusquement dans la rue pour rééditer « Octobre » ? La seule ruée que nous connaissons, dorénavant, c'est la ruée du samedi vers les horizons du week-end « au vert ».

Cette qu'on célèbre, ici et là, est bien une messe des morts qu'écoute distraitement l'occident fatigué, atomisé intérieurement. Le socialisme est devenu un mot pour dictionnaire et thèse à l'université.

Mais soudain l'étincelle brille et de l'étincelle peut jaillir la flamme !

Tribune Socialiste n°346
2 Novembre 1967

Tribune Socialiste n°347
9 Novembre 1967

Mais on n'arrête pas le progrès. Or le progrès aujourd'hui, pour beaucoup, s'incarne dans les Etats-Unis. Nous vivons le temps du défi américain. La dernière manifestation de ce défi vient d'attendre la France : les affiches géantes vendues dans les drugstores, portraits de femmes et d'hommes célèbres.

En soi, il n'y a rien à redire. L'art de l'affiche ne laisse pas indifférent. Les recherches graphiques modernes ont fait lever dans ce domaine un vent de nouveauté salubre. Mais là où le bât blesse c'est de voir, entre les portraits de Johnny Halliday et Mireille Mathieu, celui de « Che » Guevara. Cet amalgame a quelque chose de répugnant.

Mais aujourd'hui, dans cet univers en proie au « mythe de la modernité » si bien dénoncé par Harold Rosenberg, il ne faut s'étonner de rien.

A quand la vie de Régis Debray en bande dessinée ?...

□ les points sur les i La politique malade

Tribune Socialiste n°348
16 Novembre 1967

La clubomanie fait des ravages. M. J-C. Fortuit, candidat malheureux aux dernières élections législatives, qu'on eut le triste privilège de découvrir sur les écrans de l'O.R.T.F., où sa figure triste et compassée était censée refléter l'enthousiasme des générations montantes pour le gaullisme, M. Fortuit donc, vient de créer le club « Jeune France ».

Exception faite de ceux qui sont regroupés dans la C.I.R. « militante », ce club, comme tous ses pareils à gauche, au centre ou à droite, se donne pour mission de scruter, d'inventorier, de disséquer la réalité française, et d'établir des dossiers. Destinés à qui ? Dont on fera quoi ?

C'est un signe des temps. On n'appelle plus la jeunesse à transformer le monde (en commençant par la France), donc de se transformer elle-même par l'action quoti-

dienne concrète. On la convie à des travaux d'experts en laboratoire. Ecrivez des rapports « riches », « complets », il en restera toujours quelque chose !

C'est le symptôme d'une maladie grave. La politique devient l'apanage de minorités spécialisées vouées aux séminaires et colloques.

Délaissées, les masses demeurent en dehors du jeu qui se joue. Il ne leur restera bientôt plus qu'à consommer dans la solitude une « histoire » que d'autres – de moins en moins nombreux -- feront à leur place.

Cette Histoire-là, forcément, ne sera ni la plus belle ni la plus conforme aux vœux des véritables partisans du socialisme

□ les points sur les i Les aveugles

Tribune Socialiste n°349
23 Novembre 1967

Le débat qui a lieu à propos d'une éventuelle introduction de la publicité de marques sur les écrans de télévision me fait doucement grincer des dents. Ceux qui s'alarment et protestent avec des trémolos de jeunes vierges dans la voix dénoncent véhémentement le nouveau péril sont-ils des aveugles ayant brusquement retrouvé l'usage de la vue ?

Il y a belle lurette que la publicité a envahi la télévision. Une publicité délectable au coin d'un film, d'un magazine, d'une apparente émission de variétés.

Quels objectifs cette publicité vise-t-elle ? Convaincre les français que le monde tel qu'il est fait, s'il n'est pas parfait, certes, n'appelle pas non plus la révolution telle que nous, socialistes, la concevons ; que la plus-value et la libre entreprise sont des valeurs éminemment respectables ; que la lutte des classes n'a plus de sens au temps des mini-jupes ; que la crise du logement est une brou-

tille ; que la condition ouvrière est admirable ; qu'il vaut mieux s'occuper de fesses – fussent-elles recouvertes de plumes bourgeoises – que de politique active, etc.

En vérité, le capitalisme est le plus gros entrepreneur de publicité. Il dispose de moyens gigantesques, d'hommes de talents qui ont nom de la nécessité, le servent malgré eux.

La publicité, c'est toujours et partout le conditionnement, la négation de l'individu libre et adulte. Les résultats sont plus qu'encourageants. Le matraquage permanent a donné naissance à « l'aliéné » complice de son « aliénation ». Pour le jubilé d'Octobre, M. Jean Yanne, amuseur public, a pu se permettre de hurler, une matinée entière, à la radio, sur fond sonore « d'Internationale » : « A bas le capital pourri ! » La France ouvrière a seulement rigolé. Quelques-uns, sans doute contaminés par l'idéalisme, ont eu les larmes ont yeux

□ les points sur les i Socialisme pour la jeunesse

Tribune Socialiste n°350
30 Novembre 1967

Ceux qui se lèvent chaque matin, bon pied bon oeil, trouvant que la vie est belle, ceux-là s'étonnent des débordements de plus en plus « délirants » de la jeunesse. Il ne saurait être question de nier le « lavage de cerveau » dont sont victimes les adolescents, conditionnés par tout un ensemble de techniques audio-visuelles qui ont pour but d'accroître le

désir de consommation chez les jeunes gens.

Mais pour que de telles opérations réussissent, il faut bien qu'elles aient trouvé un terrain propice. Les socialistes que nous sommes ne peuvent, bien entendu, célébrer cette « Paix séparée » avec le monde que des milliers de jeunes tentent d'établir mais, à moins d'être de parfaits salauds, nous ne pouvons pas ne pas adhérer déses-

péremment au désarroi des nouvelles générations.

Pour la majorité, le monde des adultes apparaît comme une formidable jungle, où triomphent la morale de l'argent et la loi du plus malin. Le fric devient le but suprême, non pas celui que l'on thésaurise dans les bas de laine, mais celui qu'on sème à tout vent, pour posséder des choses.

Une minorité, plus cultivée, révoltée par le monde tel qu'il est fait, succombe sous le poids du scandale et de l'horreur. Les journaux en sont pleins : la boucherie de Dak-To, le policier acquitté à Berlin pour avoir assassiné un étudiant de gauche et qui se vante : « je tire aussi bien à main gauche qu'à main droite », la faim des pays sous-développés... Prise de vertige, elle essaie de « Déserter » l'enfer.

□ les points sur les i Et je suis fier, fier....

De Gaulle est un grand homme. Personne ne dira le contraire. 1,92 m au pays des « nabots ratafinés », ça ne passe pas inaperçu. Son regard porte loin. Deferre avec son horizon 80 n'était qu'un plaisantin marseillais au regard de l'actuel chef de l'état. Pour de Gaulle, c'est au moins l'horizon 2000.

Cette audace fait jubiler les gaullistes de gauche, qui mangent suffisamment à leur faim pour s'offrir des récréations de haute métaphysique. Si chez d'autres, c'est l'estomac qui crie avec les petits bruits dégoutants, chez eux plus noblement c'est l'âme qui module.

Ainsi, le général, les yeux fixés sur la ligne bleue de l'avenir français, en oublie de plonger le regard dans les abysses au fond desquelles grouillent plaies et misères. Mais le temps n'est pas à la jérémiade, il est à l'exaltation.

Ouvrier sans espoir rencontré l'autre soir au bord d'un zinc des halles, réjouis-toi ! paysan de l'ouest condamné à

□ les points sur les i Le règne du veau d'or

Les Beatles sont cotés à la Bourse de Londres. Les fesses de Bardot le sont dans toutes les bourses du monde. Ce monde que nos frères ont fait et que leurs rejetons d'aujourd'hui font est fondé sur le fric, le profit. Tout ce qui ne participe pas à cette mécanique gigantesque est refoulé du côté des ombres. De plus en plus impitoyablement, à mesure que les techniques s'accélèrent et que le rythme de vie use le matériel humain de plus en plus rapidement.

Ainsi, l'angoisse des cadres de 40 ans commence à déferler sur la France. Angoisse qui depuis fort longtemps déjà submerge les U.S.A. saisis par la folie du capitalisme. De luxueux hebdomadaires ont ouvert le

Si cette jeunesse renonce à croire que « quelque chose d'autre » demeure possible, c'est plus notre faute que la sienne. La gauche française n'a pas grand-chose pour passionner ceux qui ont vingt ans. Elle n'a pas encore trouvé un langage authentique pour s'adresser à eux. Elle demeure largement en deçà de leurs angoisses, de leurs tourments.

Il faut absolument qu'elle rattrape cette jeunesse, et la convainque.

Nous ne serons jamais trop pour vaincre la barbarie et faire triompher le socialisme. Un socialisme gai, poétique, solaire.

Tribune Socialiste n°351
7 Décembre 1967

devenir un prolétaire sous-développé, étouffe tes craintes ! étudiant qui ne sait pas de quoi demain sera fait ; vieillards qui survives pudiquement derrière vos rideaux tirés, souriez Colgate ! patriotes guadeloupéens croupissant dans les geôles de « l'homme de la décolonisation », dessinez sur les murs sales les formes de votre chance !

La France est seule, mais elle est grande. La France est critiquée, mais elle nage dans les eaux profondes du progrès. Un bonheur indicible inonde les visages des parisiens qui fréquentent le métro, comme Giscard.

Le métro dans lequel, l'autre jour, une bande de gosses chantaient à tue-tête « Et je suis fier, et je suis fier et je suis fier d'être français ».

Transporté, je me suis joint derechef à ce chœur bouleversant de voix enfantines et innocentes...

Tribune Socialiste n°352
14 Décembre 1967

dossier de ces élites qui, après 20 ans de bons et loyaux services rendus à la société du veau d'or, et d'obéissance à ses règles, se voient soudain mis brutalement hors-jeu.

Mais il y a pire encore. Il y a les vieillards. Qui dira la grande misère des vieillards de France, immuable. IV° République ou gaullisme, la malédiction a pesé et pèse sur eux : ils sont âgés, ils ne produisent plus, consomment à peine. Ils sont inutiles : au rebut !

Un exemple : une vieille dame, on va raser sa maison. Il faut qu'elle s'en aille. Tout son univers s'écroule. Où aller ? Les loyers sont élevés, les maisons de retraite (ignoble expression !) sont inaccessibles. Pas de place

ou trop cher. Alors elle attend au milieu des valises ficelées. Elle attend quoi ? Sûrement pas le socialisme !

L'O.R.T.F. libérale a permis à M. J.-M. Domenach, directeur de la revue *Esprit*, honnête homme curieusement fourvoyé dans le « gaullisme de gauche », d'évoquer cette tragédie dans son quart d'heure télévisé. Belle hypocrisie de nos dirigeants, en vérité !

Lesquels dirigeants feraient bien d'étudier et d'imiter ces sociétés dites « sauvages », « primitives », au sein

desquelles le vieillard était considéré et respecté parce que reconnu pour sa sagesse, de l'expérience humaine, gardien d'un trésor précieux.

Et nous, jeunes hommes fringants de gauche, qui seront un jour au pouvoir – si Dieu le veut ! – n'oublions jamais qu'en dernière vérité, nous sommes tous des vieillards en herbe.

□ les points sur les i Carte de vœux

Craignant que personne ne songe à le faire, qu'on me permette de souhaiter joyeux Noël et heureuse nouvelle année plus particulièrement :

Aux travailleurs étrangers (Portugais, Africains, Arabes, etc), qui chaque année, font montre d'invention et d'ingéniosité, pour illuminer les bidonvilles, les caves nauséabondes où l'on s'entasse à vingt, les hôtels à puces et à courants d'air où l'on berce comme un cadavre de bébé, son désespoir et sa nostalgie ;

Aux vieillards démunis pour qui l'expression « vague de froid » n'a pas cette couleur pittoresque qu'elle prend sur les lèvres des animateurs de radio ;

Aux jeunes gens qui trouveront dans leurs souliers, enveloppé dans du papier de soie et des rubans roses, le chô-

Tribune Socialiste n°353
21 Décembre 1967

mage et son cortège d'ombres, d'angoisses, de tourments ;

Aux patriotes guadeloupéens qui auront, je l'espère, le droit d'écouter la retransmission de la messe de minuit à la radio. Ou de regarder avec les familles françaises, le show « Brigitte Bardot » sur la télévision. Et comme il reste quelques fleurs à mon bouquet, que de Gaulle, Pompidou, Malraux, leurs confrères au conseil des ministres, ainsi que ces messieurs du C.N.P.F. les partagent entre eux. Elles feront très joli entre le foie gras, la dinde truffée et la bombe glacée.

Et vive Noël ! Et vive 1968 !

□ les points sur les i Littérature - Vérité

A la veille des prix littéraires, je fourbissais des armes meurtrières au cas où le livre de Claire Etcherelli resterait ignoré des jurys. Les vénérables dames du *Fémina* m'ont coupé l'herbe sous le pied. Ma satisfaction fut plus forte que ma déconvenue.

Comme il n'est jamais trop tard pour célébrer un bon et utile livre, on ne m'en voudra pas d'y revenir aujourd'hui, d'autant que les ouvrages se succèdent sans cesse, l'oubli a vite fait de recouvrir de sa vague une œuvre, fut-elle exemplaire.

Claire Etcherelli, c'est un petit bout de femme au regard chargé de fièvre, de tendresse, de pitié ; un petit bout de femme que la vie a passablement égratignée ; un petit bout de femme qui a fait l'expérience de la cruauté, de la lâcheté des individus, de la vacherie quotidienne. Une solitude, une nuit mais une nuit étoilée de rencontres heureuses, de chaleurs soudaines, de bonheurs vertigineux.

Avec ses tripes, avec ses ongles, avec son ventre de femme, avec son sang d'amante meurtrie, avec sa douleur d'exister et sa rage de vivre, elle a écrit – comme si elle la-

bourait la mer – un bouquin bouleversant plein des images aveuglantes du racisme, lorsque Paris qui aliène, vivait à l'heure des « fellaghas », plein des échos assourdissants du travail qui aliène, robotise et tue à petit feu, en douceur.

J'ai entendu des esthètes cracher, en termes voilés à la radio, leur mépris pour ce livre-vérité. Pressés d'en revenir à la « vraie littérature » : Robbe-Grillet, Joyce, Proust. J'ai eu mal pour la petite Claire qui a eu l'audace de parler des exploités, des humiliés, des pauvres, des prolétaires, j'ai eu mal pour Maurice Nadeau qui, une fois de plus, a eu l'audace d'échapper aux normes traditionnelles de l'édition.

Etant donné le peu de place occupée par la classe ouvrière, ses luttes, ses souffrances, dans la littérature et le cinéma contemporains – absence qui s'explique par l'origine sociale de ceux qui écrivent et filment, la plupart du temps petits bourgeois individualistes – Claire Etcherelli méritait déjà des éloges.

Mais réduire son œuvre aux dimensions d'un témoignage serait lui rendre un bien mauvais hommage. Par la

Tribune Socialiste n°354
4 Janvier 1968

lumière intérieure, l'auteur transcende la matière brute sur laquelle elle s'acharne. De cette poignée de pages s'élève une « voix » singulièrement touchante, s'élève une petite musique qu'on n'oublie plus. En ce début d'année, alors même que règnent un peu partout le crime, la violence,

l'injustice, la médiocrité, il n'est pas inutile de placer en pleine lumière un chant dédié à la dignité humaine, à la grandeur et au courage. L'espoir demeure...

□ les points sur les i Têtes armées

J'applaudis de toutes mes mains — et je le regrette de n'en avoir pas dix ou cent — les Cubains qui viennent d'organiser un congrès international consacré à la culture et à la révolution.

Sans préjuger des résultats et des décisions qui ont été votées à La Havane, ce congrès prend rang d'événement capital.

En effet, on a trop tendance à oublier que, par-delà le combat immédiat et visible que mène l'impérialisme sur les continents de la planète pour consolider ses conquêtes, pour s'en assurer de nouvelles, pour contrecarrer le développement progressiste des peuples, un autre combat se déroule, sans bruit et sans fureur, bien plus complexe, ambigu et feutré, un combat qui consiste à tuer dans les esprits l'idée même de révolution, du socialisme.

Que ce soit dans l'occident bourgeois, ou dans les pays du « tiers monde », l'impérialisme mondial, et en premier lieu son chef de file, les U.S.A., consacre des sommes gigantesques à ces entreprises particulièrement néfastes, et plus rentables qu'on pourrait le penser, de prime abord.

Récemment, « Le Monde » rappelait à ce propos quelques chiffres éloquentes. Chacun garde encore en mémoire le scandale qui défraya, il y a peu, la chronique lorsque fut révélé le fait que de nombreuses publications censées défendre la « pensée libre » étaient en réalité financées par la C.I.A., et autres services occultes d'asservissement.

L'impérialisme n'ignore pas que la classe ouvrière ne peut, seule, accoucher d'une idéologie révolutionnaire,

□ les points sur les i J'ai peur de l'Amérique !

J'ai peur de l'Amérique qui accomplit un génocide au Vietnam sans que les protestations de millions de femmes et d'hommes bouleversés n'arrivent pas à arrêter son bras meurtrier. J'ai peur de l'Amérique qui répond par une violence inouïe aux légitimes revendications du peuple Noir. J'ai peur de l'Amérique des névroses, des angoisses délirantes qui peuvent déboucher sur le geste fatal, la catastrophe finale. J'ai peur, oui, vraiment peur de l'Amérique, puissance numéro un, capable d'intervenir n'importe où, n'importe quand, et intervenant depuis des décennies aux côtés des forces les plus rétrogrades, les

Tribune Socialiste n°355
11 Janvier 1968

que celle-ci est presque toujours créée par des intellectuels d'origine bourgeoise, en rupture de classe, tel Paul Nizan, dont on reparle à nouveau, après une longue éclipse, et qui fut durant les années 30, un des plus brillants polémistes du parti communiste, démasquant sans répit les intellectuels au service de la bourgeoisie, avec brio et vigueur dans l'attaque.

En ces temps où s'organisent les luttes du tiers monde, enfiévré par les messages d'un Frantz Fanon, d'un Fidel Castro, d'un Che Guevara, l'impérialisme mène un effort désespéré pour neutraliser les consciences, les jeunes élites. En Occident, en dépit du bénéfice qu'il tire de l'existence de mythes, névroses et attitudes consécutifs à la civilisation, l'impérialisme ne néglige pas le front idéologique. Tout mouvement tendant à dévaluer le concept révolutionnaire obtient, d'une façon ou d'une autre, son soutien financier par le biais de publications, séminaires, etc. Couverts de privilèges matériels, nombre d'intellectuels, déjà peu ancrés au combat pour le socialisme, renoncent vite au rôle mineur de révoltés confus.

Pour toutes ces raisons, il était urgent que soit tenu un congrès de cette sorte, afin que les intellectuels révolutionnaires du monde entier puissent se concerter, échanger leurs réflexions, passer au crible les « idéologies » qu'on nous propose aujourd'hui, et lier, de façon toujours plus positive, l'activité de pensée et de création à l'activité militante.

Tribune Socialiste n°356
18 Janvier 1968

plus haïssables.

Il existe une autre Amérique, certes ! celle des poètes, des intellectuels humains et libéraux, celle d'une jeunesse qui a osé voir la réalité. Celle des consciences rebelles, celle de Carmichaël et de Joan Baez. Celle de la créativité de l'homme mise au service de l'humanité, réellement.

Mais cette Amérique-là ne règne pas. Elle ne peut cacher les crimes de l'autre Amérique. Celle qui me fait peur. Celle qui utilise les ordinateurs afin de planifier son entreprise criminelle, et non afin d'accroître le développement

du monde dans la justice.

Cette Amérique-là, digne d'amour et de respect, cette Amérique qui vit dans le ventre du monstre, traumatisée par l'horreur qui ne parvient pas, pour des raisons explicables, à se rattacher de façon décisive au seul mouvement susceptible d'assurer aux U.S.A. le salut, cette Amérique crucifiée, nous devons l'aider, nous, combattants du socialisme, partisans de la société nouvelle.

Comment ? Sûrement pas en restant « neutres ». Aujourd'hui, et plus que jamais, l'Amérique de Johnson, de Reagan, de Nixon, pour tout militant socialiste, est l'ennemi numéro un. Tout parti, en Europe et ailleurs, rattaché

à l'idéologie socialiste doit condamner absolument l'Amérique du crime, de la folie, de la volonté de puissance, du dollar sans foi ni loi. Et concrétiser dans les faits (choix politiques, alliances, stratégie) cette condamnation.

Aider l'Amérique afin qu'elle émerge des ténèbres, c'est aujourd'hui plus que jamais, ne rien lui cacher des raisons pour lesquelles nous éprouvons, en prononçant son nom, de l'horreur et de la crainte.

Aider l'Amérique, c'est présentement, lutter à mort contre ce qui fait d'elle un impérialisme sanglant.

□ les points sur les i Pour l'exemple

Tribune Socialiste n°357
26 Janvier 1968

Chaque soir, à genoux au pied de mon lit, je remercie Dieu – un dieu que j'imagine barbu comme Fidel Castro – d'avoir permis que M. Wilson existe.

En effet, M. Wilson ne cesse de nous montrer du doigt, quotidiennement depuis qu'il occupe les honorables fonctions de Premier Ministre et de chef du gouvernement, ce qu'il ne faut pas faire.

M. Wilson n'a rien pour intéresser un quelconque dictateur, oligarche d'Amérique Latine. Par contre, il a tout pour attirer le regard d'hommes qui, en France particulièrement, dialoguent, s'opposent, divergent, à propos du contenu d'un programme commun aux partis de gauche, et d'une tactique et stratégie communes à ces mêmes partis de gauche à définir en vue de son application dès la minute qui suivrait la prise du pouvoir dans notre pays par les forces démocratiques et populaires.

M. Wilson et les travaillistes sont parvenus là où ils se trouvent en promettant au peuple anglais la lune et les étoiles. Nul petit astre n'a été déposé dans les souliers de ce brave et bon peuple. Au contraire aujourd'hui au nom de l'impérieuse nécessité, on taille dans l'acquis

des décades précédentes, on rogne les conquêtes qui ont exigé effort, sacrifice et patience. On joue la tragédie pour éviter que la farce éclate aux yeux de tous.

L'échec de M. Wilson constitue une arme précieuse pour nous. Il prouve qu'on ne peut contenter à la fois la chèvre et le chou. Lorsqu'on se targue de mener une politique disons « réformiste », éloignée du socialisme mais ne coïncidant pas avec la tradition conservatrice, on doit, si l'on veut faire sérieux, se donner les moyens de cette politique. M. Wilson ne l'a pas fait qui, à travers l'alliance monétaire, se retrouve pieds et poings liés au char sanglant du géant U.S. M. Wilson n'a pu ou voulu s'engager sur les voies des réformes de structures profondes. Cette attitude, qui est celle du « travaillisme » mérite examen et réflexion, lorsqu'elle consiste à considérer le capitalisme comme un vulgaire bobo qu'on peut soigner avec une pommade rose, alors qu'il faut recourir aux opérations chirurgicales, trancher dans le vif, couper le cordon ombilical qui relie la City à Wall Street, le 10 Downing Street à la Maison Blanche. Puisse la gauche française ne pas s'engager demain sur d'identiques terrains minés

□ les points sur les i Bombes glacées

Tribune Socialiste n°358
1er février 1968

Quatre bombes atomiques enfouies sous les glaces du pôle. Y a-t-il là motif à s'inquiéter sérieusement ? Sans doute. En effet nous avons eu chaud. Un avion qui « perd » ses bombes au-dessus du pôle nord – jusque-là rien de très grave : quelques ours risquent d'être contaminés, quelques esquimaux aussi, mais chacun sait que les esquimaux sont un peuple en voie d'extinction – peut très bien les perdre au-dessus de Paris, de Rome, de Palomarès, de Los Angelès, à l'heure où les rues sont pleines de hippies.

Elles peuvent aussi tomber » par mégarde sur Pékin à

l'heure où cent mille jeunes gardes rouges adorant sur la place de la paix céleste, le Président Mao et le maréchal Lin Piao. Qu'elle soit amorcée ou non une bombe est une bombe ; ce n'est pas une dragée de baptême. On voit d'ici les risques courus par les populations, les paniques qui s'ensuivraient.

Dans un premier temps je m'étais réjoui. Quatre bombes de moins pour les fous du Pentagone m'étais-je murmuré à l'oreille. Mais relisant le « Défi américain » de Servan-Schreiber, j'appris que les U.S.A. ne sont pas à quatre bombes près. Une pareille avanie réduirait la

politique nucléaire du général de Gaulle à néant. Pour les américains elle constitue une broutille. Après j'ai eu la fièvre, consécutive à un cauchemar : les bombes glacées explosaient. Le pôle nord éclatait. La planète déséquilibrée s'enfonçait dans le néant. Un ami spécialiste me dit que je suis un crétin. Elles ne peuvent exploser, tout au plus contaminer les eaux arctiques. La France est loin, je n'ai plus peur. Le Danemark peut être touché. Qu'importe, je n'aime pas le Danemark qui vote pour les réactionnaires.

Mais en définitive quelque chose me trouble profon-

□ les points sur les i Le ver dans le fruit

Tribune Socialiste n°359
8 février 1968

L'ordre des CRS a triomphé à Caen. A personne n'a échappé le caractère d'explosion spontanée, brutale des manifestations des ouvriers de la SAVIEM, et des travailleurs des autres usines de la région, soutenus par les étudiants et la quasi-totalité de la population. La violence exercée par les travailleurs témoigne avec éloquence de l'angoisse qui étreint de plus en plus durement des dizaines de milliers de citoyens pour qui l'avenir apparaît chargé de nuages sombres. Si aujourd'hui se révèle déjà dramatique, que sera alors demain.

Il n'a échappé à personne non que parmi les manifestants se trouvait un fort contingent de jeunes saisis par une juste colère. La contradiction est telle entre les réalités et les légendes dorées que débitent à longueur de journées sur les écrans de télévision, les Zitronne, Seveno et Cie – camelots privilégiés du régime – qu'il arrive un jour où la tension inonde les têtes et les poings, où le désarroi total ne peut plus trouver une expression que dans « l'émeute » qui agit quelque peu sur l'individu comme une thérapeutique libératrice. Les juges qui ont condamnés trois manifestants ont, paraît-il, fait leur métier.

Retranchés derrière les ors sanglants de la « légalité », ils ont frappé trois hommes qui, du fait de la violence exercée, réalisaient la plus éclatante dénonciation de l'ordre bourgeois.

□ les points sur les i Gaulisme à main armée

Tribune Socialiste n°360
15 février 1968

Les gaullistes de gauche, qui n'ont pas grand-chose à se mettre sous la dent, se rabattent volontiers sur la politique extérieure du régime.

A grand renfort de déclarations et de dithyrambes, ils s'évertuent à masquer les réalités de la politique économique et sociale menée à l'intérieur par les défenseurs du néo-capitalisme français. « On ne peut pas tout avoir », tel semble être leur principe.

dément : la manie qu'ont les américains de laisser tomber des tas de choses du ciel : napalm sur les villages du Vietnam, avec, entre temps, quelques poupées, pour les enfants vietnamiens qui hurlent de douleur ; déclaration des Droits de l'homme imprimée à des millions d'exemplaires sur les ghettos noirs U.S.A. ; des dictateurs sur les républiques latino-américaines. On n'en finirait pas d'énoncer tout ce qu'il y a dans la hotte du Père Noël yankee qui voyage. Ne vivons-nous pas au XX^e siècle ? en B. 52.

L'heure de la vérité approche pour les gaullistes. Le ver est dans le fruit. Ver que n'ont pas voulu voir les rigoles du gaullisme de gauche, ver qu'ils s'acharnent toujours à ne pas voir. A preuve, l'obstination que ces « gauchistes de Gauche » mettent à exiger une révolution sociale. A preuve les propos récents de M. Dechartre, berger d'une fraction activiste de cette tribu, errant dans les pâturages de l'imaginaire.

Chacun peut aujourd'hui regarder l'évidence : il n'y a pas un gaullisme capable d'apporter les preuves décisives qui ferait de lui un régime de progrès. Le progressisme du général, qui aurait rendu à la France, sa dignité, son indépendance et sa place dans le monde, éclate en morceaux. Aurions-nous reconquis cette indépendance – ce qui n'est pas le cas tant au niveau économique qu'au niveau diplomatique ! nous sommes toujours partie intégrante de l'alliance atlantique – les travailleurs n'auraient pas de quoi danser ! Car ce sont eux qui payent la note. Car ce sont eux qu'on étrangle pour que la bourgeoisie française, confrontée à des problèmes de survie, puisse espérer échapper au désastre.

Le verbe le plus clinquant – fut-ce celui de Malraux – ne pourra exorciser la lutte des classes.

Avoir quoi ? Avoir, si nous en croyons ce quarteron de prestidigitateurs, le plein emploi et une France respectée à l'extérieur, une France qui serait, dans ce monde troublé, frémissant de violences, un symbole de paix et de progrès.

Fermez les yeux, écoutez ces voix charmeuses : grâce à de Gaulle, la France est devenue pour des millions d'êtres, une source d'espérance. Ceux qui dans les chaînes nous regardent, attendent que nous agissions. Et de citer les propos de Québécois exaltés, de présidents d'Etats du tiers

monde saluant dans l'homme de l'Élysée, un « libérateur »
Le procès de cette politique extérieure a suffisamment été mené pour que nous n'y revenons pas. Tout au plus, nous attarderons-nous sur cet aspect susceptible d'émouvoir ces « âmes nobles », que sont de nombreux gaullistes de gauche.

Quand le gouvernement français, pour servir les intérêts de ses « marchands de canon », vend des armes à l'Afrique du Sud raciste, qui se prépare à affronter la masse des hommes noirs opprimés par l'apartheid, du matériel anti-

guérilla aux oligarchies du Pérou et du Venezuela, peut-on s'enorgueillir, alors qu'on se proclame plus « socialistes » que les partis de gauche ?

Dormez en paix messieurs les gaullistes de gauche ! et demain, quand monteront les hurlements des chairs fouillées par les balles françaises, n'oubliez surtout pas de signer des pétitions. Avant que les travailleurs unis ne vous renvoient à vos chers « cas de conscience » !

□ les points sur les i On demande une paix humiliante

Tribune Socialiste n°361
22 février 1968

Les bombardements américains sont, sur le plan humain une horreur. Sur le plan politique, ils constituent, comme disait cette vieille canaille de Talleyrand « plus qu'un crime, une faute »... Cela bien compris, il est insensé d'espérer un instant que le gouvernement des Etats-Unis cesse de bombarder le Nord-Vietnam sans une mesure de réciprocité. C'est pourquoi le mot d'ordre « arrêt des bombardements américains » est un non-sens et une hypocrisie s'il ne s'accompagne pas d'une autre proposition : « Arrêt des infiltrations de troupes et d'armes nord-vietnamiennes du Nord au Sud-Vietnam. »

Qui, croyez-vous, parle ainsi ? M. Jean Lecanuet ? M. Valéry Giscard d'Estaing ? M. Jacques Duhamel ? Aucun de ceux-là ! L'auteur de ces propos incroyables n'est d'autre que le camarade (?) Jean Lechantre, militant S.F.I.O., éditorialiste de Nord-Matin. Personne de la Fédération n'a jusqu'à ce jour protesté contre cet article, dont la médiocrité dans l'argumentation n'a d'égale que la mauvaise foi sous-jacente.

En escamotant la signification fondamentale de la guerre du Vietnam qui oppose le chef de file de l'impérialisme mondial et un peuple décidé à vivre selon ses convictions (socialistes, et c'est cela qui gêne), le camarade (?) Lechantre, qu'on entend bêler après la paix, réduisant frauduleusement l'affrontement au faux débat « agresseur agressé », donne la pleine mesure de la dégénérescence idéologique qui frappe une certaine « gauche » française, prisonnière d'un fatras de mots du type : « monde Libre », prisonnière en fin de compte des pires lieux communs.

Aujourd'hui, il n'y a plus de « troisième voie » possible ! Que le camarade (?) Lechantre y songe bien : ou l'on combat l'impérialisme américain et ce combat implique une adhésion totale aux luttes du peuple vietnamien, ou l'on refuse cette adhésion et, que plaise ou non, on se situe forcément dans les rangs des forces d'appoint de l'impérialisme.

Vive la paix, oui ! La paix des hommes sans chaînes. Dans un univers sans opprimés et sans oppression !

□ les points sur les i Procès des juges

Tribune Socialiste n°362
29 février 1968

Admirable procès ! Ce ne sont plus 18 Guadeloupéens qui sont jugés pour « atteinte à l'intégrité du territoire national », selon la belle formule de l'accusation. Celui qui est jugé, c'est le régime actuel de la France, c'est le gaullisme ; autrement dit le capitalisme.

Admirable procès ! Grâce à 18 hommes – devant lesquels je m'incline, car ils sont le sel de la terre, car ils sont ce que nous souhaitons que soit l'homme : intelligence, courage, lucidité, fraternité -- la sordide vérité éclate en plein cœur de Paris, hurle aux oreilles d'un peuple matraqué par les mass-média, d'un peuple qui a abdiqué sa légende pour se repaître du mot d'ordre de Guizot actualisé : Enrichissez-vous ! A quoi il convient d'ajouter : Consommez !

Par 18 voix, la Guadeloupe opprimée, enchaînée, cou-

verte de poux et de plaies, clame sa misère. La longue patience dont elle a témoignée face à ses oppresseurs et exploités résumés dans un visage de CRS inculte et brutal, la volonté enfin d'en finir avec une ère révolue.

Le vieux colonialisme ne peut plus prétendre assujettir le peuple guadeloupéen comme autrefois. Une prise de conscience a eu lieu. Les vents du tiers monde ont balayés les consciences de l'île. Les névroses et les terreurs anciennes ont été vaincues. L'homme guadeloupéen sait dorénavant qu'il existe. Le gouvernement de Paris aurait vraiment tort de refuser de le comprendre. Il continue d'adorer le folklore et les images d'Épinal de jadis. Cela risque de lui coûter cher.

A l'heure du colonialisme, la France veut sauver « le colonialisme de papa ». Serait-ce parce que les guadeloupéens, comme tant de peuples, regardent du côté du

socialisme. Au fond, cela vaut peut-être mieux pour le peuple guadeloupéen qui pourra, dans l'épreuve, cerner mieux les véritables solutions de salut, plutôt que de s'en remettre aux bons docteurs manipulés par la métropole.

Ce procès n'est qu'une péripétie. La Guadeloupe a déjà triomphé, par-delà cette farce judiciaire qui oppose un mort à 18 vivants.

□ les points sur les i Soulèvement de la jeunesse

Tribune Socialiste n°363
7 Mars 1968

La jeunesse du monde bouge. La jeunesse étudiante pour l'essentiel. En Europe, à Madrid, Paris, Rome, Berlin, Bruxelles, elle rue dans les brancards, secoue le joug des vérités établies.

On a beaucoup écrit sur la jeunesse, on a beaucoup déliré à son propos. On l'exploite férocement à tous les niveaux. Fait biologique, classe autonome ?

Un fait essentiel s'impose : le nombre des individus jeunes s'accroît à une vitesse vertigineuse. L'être jeune, livré aux mass-média, affronte très vite l'univers des « grands problèmes ». La jeunesse refuse maintenant l'image traditionnelle que la plupart se font encore d'elle. Elle refuse, ici un enseignement désuet, anachronique, détaché des vraies réalités, là un mode de vie débouchant sur l'ennui, l'absence d'aventures exaltantes, de risques, d'inconnu.

Son importance numérique lui a fait prendre conscience de son existence, la rend audacieuse, agressive, combative.

Le non-engagement, beaucoup le sentent, peut s'expliquer : la gauche n'a pas de langage capable actuellement d'entraîner la masse des jeunes derrière elle. Si elle n'a pas de langage, c'est parce que dans sa presque totalité, elle n'a rien à proposer aux jeunes qui ne retrouvent pas dans ses traits le visage de leur espérance, de leur révolte, de leur vitalité. C'est très grave car seule l'intégration des jeunes à la lutte socialiste permettra que la gauche soit autre chose que ce qu'elle a été et est encore trop souvent : lieu de rassemblement pour arrivistes, médiocres ou ratés avides d'honneurs, de fonctions. La jeunesse n'a pas à s'excuser de préférer Fidel Castro, « Che » Guevara, Nguyen Van Troi, Cuba à des leaders de banquets et de sous-préfectures. C'est à la gauche qu'il appartient de faire en sorte que la jeunesse puisse se donner à elle, avec conviction.

□ les points sur les i De la démocratie

Tribune Socialiste n°364
14 Mars 1968

Etrange polémique que celle entamée au lendemain de la déclaration commune fédérés-communistes à propos de la démocratie entre M. Mitterrand et ses amis et les gaullistes.

Personne n'ignore plus la « terrible petite phrase », qui est à la base de la polémique, et dans laquelle les deux formations évoquaient la nécessité, pour la gauche portée au pouvoir, d'organiser sa défense contre l'inévitable action de sape que mènerait alors le capitalisme. On était en droit d'attendre beaucoup de cette polémique, qui aurait dû fournir, à ceux qui se targuent d'être actuellement l'avant-garde du progrès, l'occasion de préciser la notion de « démocratie socialiste ». Paralysé sans doute par les violences verbales des gaullistes qui ont tenté d'ameuter l'opinion en agitant le spectre de la « dictature », les

responsables de la « gauche unie » n'en rien fait. Point de démystification de la « démocratie bourgeoise », qui reconnaît aux hommes des droits auxquels elle refuse les moyens de les exercer. A gauche, le débat est resté dans les limites d'une prudente abstraction. Il est vrai qu'un tel débat, mené au fond, eût levé bien d'autres questions, dangereuses sans doute, relatives au contenu du socialisme, aux formes de la société socialiste promise, à la démocratie économique, au pouvoir des travailleurs, à leur rôle dans la gestion de la nouvelle société.

En vérité on a eu la sensation d'entendre s'exprimer, de part et d'autre, des partisans de la « démocratie formelle ». L'au-delà des libertés bourgeoises n'a pas été exploré. Le conformisme de pensée a la peau dure. Prenons-en note.

□ les points sur les i Des jeunes pour le socialisme

Tribune Socialiste n°365
21 Mars 1968

Chaque année dorénavant 600 à 700.000 jeunes débouchent sur le marché du travail. Pour un nombre important d'entre eux, c'est le chômage qui les attend. Pour d'autres, qui ont pu acquérir

quelque qualification, c'est un emploi de fortune et souvent la nécessité de sacrifier ses goûts, de prendre ce que l'employeur-Dieu propose, sans rechigner. Le gaullisme, héritier d'une France en retard dans son développement,

expression du néo-capitalisme français confronté aux réalités de plus en plus accusées de la lutte inter-impérialiste, est et sera absolument incapable de fermer la plaie du chômage grandissant. Mieux que jamais les esprits lucides peuvent mesurer à quel point le péril est grave, et impératif l'avènement dans notre pays d'un authentique régime de gauche. Malheureusement et en dépit des apparences, nous sommes encore très loin, d'un tel avènement. Trop de médiocrité reste à vaincre, trop de conformisme reste à tuer, avant que la gauche se situe au niveau des exigences du temps.

Mais rien n'est perdu, car la jeunesse travailleuse n'accepte pas le futur qu'on lui bâtit, le présent qu'on lui propose, et dont on s'étonne, un peu naïvement, sous certaine

plume de renom, qu'il engendre l'ennui. De cette volonté, la rencontre nationale des jeunes du P.S.U. a vivement témoigné.

En décidant de resserrer les liens existant déjà entre les jeunes du P.S.U., en décidant aussi d'élargir de façon décisive l'action en direction des masses de jeunes égarés dans un réel dont ils sont les esclaves, en témoignant enfin – quels que soit les défauts, les lacunes, les faiblesses du débat engagé – d'un sens profond des responsabilités, les camarades, présents samedi et dimanche dernier à Paris, ont me semble-t-il bien travaillé pour le parti, pour le socialisme, pour la future victoire de la gauche, à qui il appartiendra de réaliser, sur les ruines de la société bourgeoise, un ordre nouveau, égalitaire et libertaire.

□ Les points sur les i Faim et démagogie

Tribune Socialiste n°366
28 Mars 1968

Vendredi soir dernier, la télévision française s'est transformée en une vaste entreprise de démagogie organisée : depuis plusieurs jours des comédiens réputés invitaient mystérieusement les téléspectateurs à se trouver devant leur écran, ce soir-là. Il allait s'agir d'une œuvre de salut public. L'heure fatidique venue, M. Pierre Bellemare, idole des français moyens, avec Guy Lux et Roger Lanzac, annonça la larme à l'œil, qu'il s'agissait, pour les français de prouver, une fois de plus, qu'ils étaient formidables. Le grand show intitulé « Riz pour le Laos » commençait. Quelques heures plus tard les organisateurs triomphaient : un milliard d'anciens francs avait été collecté.

On cherchait à peu de frais à donner bonne conscience à tous. Notre pays venait une fois encore de prouver que rien de ce qui est humain ne lui restait pas étranger.

Certains trouveront certainement mon ironie déplacée, alors qu'il s'agit de la faim. Mais justement, en ce qui concerne le problème, il est absolument impossible, au risque de déplaire, de cacher les vérités, gênantes que les humanistes de tout poil masquent d'un verbe ému et fiévreux.

Ici, plus qu'ailleurs, doit être mise-à-nu la réponse hypocrite faite par les masses conditionnées face à la tragédie des pays de la faim.

Quelques chiffres d'abord : aujourd'hui 2 milliards d'hommes sur 3 ont faim. En l'an 2000, si rien de décisif n'arrive, 6 milliards d'hommes sur 7 auront faim. Les pays de la faim se situent tous dans les parties du monde colonisées jadis par les puissances blanches d'Occident.

En dépit de la décolonisation, la situation n'a cessé et ne cesse d'empirer. Pour les spécialistes, l'horizon 80 signifie grandes famines, émeutes et révoltes probables des affamés contre les nantis. Pourquoi cette dégradation ?

Parce que la décolonisation n'a pas ébranlé les rapports économiques entre riches et pauvres. L'exploitation féroce des uns par les autres continue. De plus, les « bourgeoisies nationales », les « cliques militaires » et les bureaucraties qui gouvernent en général les pays pauvres, sont directement liées aux forces impérialistes. Les pays pauvres continuent à être pillés par le capitalisme occidental. Ce n'est pas en recourant à l'odieuse charité qu'on changera la réalité, fondamentalement.

Parlant à la conférence des Nations Unies pour le commerce et le développement, « Che » Guevara avait indiqué le seul chemin à suivre : « Le chemin de la révolution et du socialisme, l'union de tous les travailleurs du monde dans le combat contre l'impérialisme, dont le chef de file sont les Etats-Unis, pour restructurer la planète sanglante. »

□ Les points sur les i Conflit de génération ?

Tribune Socialiste n°369
25 Avril 1968

S'agit-il d'un conflit de génération ? Waldeck-Rochet et quelques autres affirment que non, et qu'il ne faut pas écouter les journalistes « bourgeois ». Quoi qu'il en soit, le problème posé exige autre chose qu'une simple réfutation.

Pour l'instant, les étudiants sont seuls à se révolter en Europe. Situation logique. Les étudiants, de par leurs connaissances, sont plus aptes que les jeunes ouvriers à dresser un constat de faillite de nos sociétés, capitalistes ou post-staliniennes. De plus en plus ils vivent une

situation ambiguë propice aux déchirements intérieurs : d'origine bourgeoise ou petite-bourgeoise souvent, ils sont appelés à devenir les cadres d'univers qu'une certaine prise de conscience les amène à mettre en question. Ils sont en mesure de prendre les dimensions de leur fondamentale aliénation. Portés vers la révolution, ils se voient sollicités de devenir les loyaux serviteurs de l'ordre établi. Et cet ordre-là, même s'il se cache sous l'étiquette « socialiste », ne les satisfait pas. A l'est comme à l'ouest, la vie qu'on a à vivre prend des couleurs de tunnel sombre

et triste. Tout semble joué d'avance. Le citoyen robotisé n'a qu'à obéir aux commandements des ordinateurs. Les cartes perforées désignent les voies d'une existence sans poésie, sans inconnu, sans aventures. D'où la révolte confuse, brutale, d'où la contestation globale, seul moyen de se donner l'illusion qu'on échappe au monde des salauds, et de la consommation « planifiée ». Pour muette qu'elle soit encore, la révolte brûle aussi dans le cœur de milliers de jeunes travailleurs que la vie telle qu'elle est faite écoeure, et qui ne voit pas d'issue collective.

C'est là que se révèle un certain manque de la « gauche traditionnelle ». Il n'est pas question de jouer aux juges. C'est trop facile. Il s'agit simplement pour cette

gauche de s'interroger sincèrement et de répondre à cette question : les jeunes ont-ils tort de refuser de reconnaître dans les partis de gauche actuels le visage de leur révolte, de leur espérance ?

Que les jeunes et les autres aient des intérêts communs, puisqu'ils subissent le même joug, ont le même ennemi, ne doit pas empêcher de voir qu'il y a plus que jamais un « état de jeunesse », un type de rapport avec le monde, une sensibilité spécifique. De ce point de vue, je crois qu'un socialiste peut déclarer qu'il y a bien un « conflit de générations ».

□ livres

La France en question

Tribune Socialiste n°369
25 Avril 1968

Cet ouvrage est le complément logique de La révolution régionaliste parue en 1967 dans la collection « Idées »(*), essai essentiel au regard de ceux qui s'interrogent fiévreusement sur le devenir de notre pays et sur les formes et le contenu de la démocratie socialiste dont ils espèrent l'avènement. Cette fois encore Robert Lafont récidive dans la perspective originale, l'analyse audacieuse. Sur la France est pour moi un livre capital qu'il faut lire absolument, lire et relire car la matière est riche et complexe. C'est un livre qui bouleverse bien des idées acquises. A preuve, le relatif silence qui l'entoure. C'est un livre éminemment révolutionnaire, à l'image de son auteur.

Robert Lafont est né à Nîmes en 1923, docteur-es-lettres, professeur à la faculté des lettres et Sciences humaines de Montpellier, est en effet un des meilleurs théoriciens socialistes de la « Révolution régionaliste ».

Il anime le « Comité occitan d'étude et d'actions » qui œuvre en faveur du développement économique-culturel des pays de langue d'Oc. Il dirige la revue Vivre. Auparavant, il fut secrétaire général puis président de l'Institut d'Etudes occitanes. Depuis 1942, sa vie se confond avec l'histoire du mouvement culturel et social occitan.

Une nouvelle histoire de la France

A l'école nous avons tous appris l'histoire de la France. Celle-ci ne s'est pas faite en un jour. La France que nous connaissons est le produit d'une série d'intégrations successives de régimes et de peuples à un ensemble déjà existant. L'enseignement traditionnel s'exerce de telle sorte qu'il conduit l'élève à ne pas mettre en doute un seul instant ce processus. Ce conditionnement qu'on reçoit dès l'enfance a eu pour conséquence que tout sentiment régionaliste (basque, breton par exemple), à chaque fois qu'il s'est affirmé a été traité comme une nostalgie sympathique quand elle ne dépassait pas le niveau de la conscience folklorique, réactionnaire quand elle s'affirmait comme un désir de restauration linguistique et culturelle.

C'est là qu'intervient la pensée « scandaleuse » de

Robert Lafont. Son postulat de base est simple : « La France a été faite par la conquête brutale et par la réduction à l'état de province de nations originales, glorieuses souvent, toutes porteuses de valeurs universelles de civilisation ». L'ouvrage développe ce postulat, en substituant à l'opposition séculaire du provincial et du national, la saisie dialectique des nations et de la Nation.

Dans un premier chapitre, l'auteur énonce une thèse neuve grâce à laquelle il dégage deux types d'existants historiques : la nation primaire ou ethnique (Bretagne), la nation secondaire ou politique (France). En s'appuyant sur l'exemple albanais, américain, Robert Lafont met en lumière cette dualité, sources de conflits et de névroses, de déviations de pensée et de maux de l'esprit. Définissant le nationalisme « hypertrophie et dégénérescence du sentiment national », l'auteur décèle son origine dans la confusion entretenue au XIX^e siècle entre « nation primaire » et « nation secondaire ».

« Autrefois notre pays s'appelait la Gaule... Aujourd'hui il s'appelle la France ». Du chaos qui a suivi la chute de l'empire romain, sort une nation qui deviendra la France. Erreur fondamentale proteste Robert Lafont, affirmant que le territoire de l'ancienne gaule transalpine a vu naître entre le IX^e siècle et le XI^e siècle deux nations : Francie et Occitanie. L'une détruira l'autre. A travers la croisade des Albigeois, l'impérialisme capétien va entamer la longue marche qui, d'annexions en annexions, de destructions en destructions, débouchera sur la France que nous connaissons. Il n'est pas question de résumer ici l'immense savoir vérifié et révéifié dont R. Lafont nous fait don. Pour l'auteur, la guerre albigeoise revêt une vaste signification. Elle est, selon lui, un des événements cruciaux de l'histoire européenne dont il tire, entre autres, cette leçon : « En soumettant une nation plus avancée sur la voie du progrès, la Francie corrompt son propre avenir. »

« Du pré carré à l'hexagone », Lafont retrace le chemin parcouru par l'impérialisme capétien et ses héritiers partis à la conquête de la Francia occidentalis aiguillonnés par le mythe des frontières naturelles (Rhin,

Alpes, Manche et Méditerranée). La France hexagonale de l'unité réalisée commence.

Pour que l'Occitanie soit vaincue, il faudra attendre la guerre de cent ans et la destruction par Charles VII des libertés bordelaises. Il appartiendra aux Valois, successeurs des Capétiens, d'intégrer la Bretagne. Mais c'est avec les Valois d'Angoulême que l'impérialisme s'affirmera. Peu à peu et au fil de l'histoire mouvementée et injuste, seront fondus dans l'espace français, Flandres, Corse, pays Basque, Gascogne, etc. En implacable historien qu'il est, R. Lafont retrace les multiples épisodes de cet enfantement de la France sur le cadavre d'autres nations.

Une ambiguïté

Mais la France avec les capets est aussi la France de la révolution de 1789 : nation de citoyens, construction volontaire et démocratique. Contradiction dans laquelle l'auteur voit la source de l'incompréhension des Français devant la colonisation et la décolonisation, et explique la filiation qu'il établit entre la croisade albigeoise et la guerre d'Algérie.

La révolution française, ou tout au moins son élément le plus révolutionnaire, confrontée au fédéralisme girondin, aux impératifs de la défense nationale, travaillée par un certain ferment nationaliste et impérialiste, ne parvint pas à rompre l'enchaînement.

Le XIX^e siècle fut le siècle de l'autorité centrale. La révolution industrielle mère du capitalisme livra l'Etat aux puissances économiques en proie à l'impérialisme.

Mais le XIX^e siècle fut aussi le siècle où s'annonça la renaissance culturelle des nations jadis démantelées, toujours vivantes dans le cœur des hommes. Lafont (qui a écrit beaucoup sur ce thème) consacre de belles pages lucides à mistral et au Félibrige, ainsi qu'à la Bretagne acharnée à survivre. Longtemps, les mouvements de revendications des cultures opprimées ont été dominés par des vues conservatrices, sinon réactionnaires.

Mais les choses évoluent surtout depuis la fin de la dernière guerre. La « révolution régionaliste » qui englobe le culturel et l'économique a de plus en plus tendance à se situer dans la lumière du socialisme.

La prise de conscience du « colonialisme intérieur » perpétué par l'Etat capitaliste et centralisé a fait faire un grand bond en avant à ceux qui travaillent en faveur d'une restructuration de la France sur des fondements d'égalité, de justice et de démocratie.

La « revendication régionaliste » s'intègre de plus en plus au combat des travailleurs dont l'émancipation exige la destruction de la société capitaliste et de ses organes d'oppression. La France et les Français ont tout à gagner avec le triomphe de la révolution régionaliste et socialiste. Non seulement, elle sera un des éléments essentiels pour que le pays accède au véritable socialisme démocratique. Mais en permettant à tous ceux qui composent la France, d'exercer leur créativité culturelle, elle enrichira la communauté. C'est le message final de ce livre magnifique conviant à un destin français renouvelé.

(*) Robert Lafont : « *Sur la France* » Préface de Jacques Madaule, Ed. Gallimard, collection *Les Essais* 267p. 15F

□ Spécial Mai 1968

Austerlitz : « continuons le combat »

Tribune Socialiste n°374
13 Juin 1968

Samedi 17 heures. Jacques Sauvageot, le dirigeant de l'U.N.E.F., est heureux. Ils sont venus. Qui, ils ? Tous ceux qui n'acceptent pas de plier le genou devant la voix de l'ordre bourgeois, tous ceux qui refusent de jeter le gant parce que la bourgeoisie menace et fait les gros yeux. Etudiants, ouvriers, travailleurs, organisés, inorganisés, athées et croyants : un flot humain, l'espoir aux milliers de têtes.

Le soleil écrase la carcasse de la vieille gare Montparnasse. Drapeaux rouges et drapeaux noirs forment des taches de couleurs frémissantes. Des applaudissements : c'est une arrivée d'une délégation F.O. qui vient d'arriver. Des jeunes gens vendent *Action*, *Voix ouvrière*, *Le Pavé*, *L'Enragé*, *La Cause du peuple*, *tribune Socialiste*...

Combien sommes-nous ? La rue de Rennes est noire de monde. Le boulevard du Montparnasse se remplit peu à peu jusqu'à la hauteur du Dôme. Une femme m'accroche. Croyant que je suis étudiant, elle me dit d'une voix passionnée : « Dites à Sauvageot que les travailleurs sont avec lui. »

Je rejoins la délégation de l'Union des écrivains.

Alain Joffroy, Guillevic, Maurice Roche, Jérôme Peignot, Jean-Pierre Faye sont là, parmi d'autres. On plaisante. Le rire masque l'émotion.

Enfin le cortège s'ébranle. Très vite les slogans fusent : « Ce n'est qu'un début, continuons le combat », « De gaulle assassin », « le pouvoir aux travailleurs ».

Puis l'*Internationale* jaillit des poitrines.

Ceux qui n'en connaissent pas les paroles remuent vaguement des lèvres. Le poète Guillevic se fait applaudir : il connaît par cœur le chant d'Eugène Pottier. Sa voix fluette monte en solitaire.

Sur les trottoirs, la foule entassée sur plusieurs rangs applaudit, reprends les mots d'ordre. Noyée dans la masse, la délégation des « cadres contestataires ». Au carrefour Saint-Michel, un tonnerre d'applaudissements salue un ouvrier qui plante le drapeau rouge au sommet d'une grue. « Soyez prudent ! » crie une manifestante sensible.

Le refrain de l'*Internationale* monte et redescend l'interminable houle humaine. Les voix se chevauchent. Le pouvoir, une fois encore, est dans la rue. Pas un flic

à l'horizon.

Lentement nous parcourons le trajet prévu, qui doit nous conduire à la gare d'Austerlitz. L'*Internationale* sifflée doucement remplace l'*Internationale* chantée quand nous passons devant la maternité Baudelocque.

D'autresslogansencore: «Franco,deGaulle,Salazar», « Nous sommes de plus en plus enragés ». Il n'y a pas de violence dans le ton. C'est une force calme qui se déroule. La fièvre monte un peu quand parvient la rumeur selon laquelle Daniel Cohn-Bendit marche en tête du cortège.

Enfin la gare d'Austerlitz. Au loin sur l'autre rive,

les « forces de l'ordre ». La Seine entre elles et nous. L'hélicoptère traditionnel tourne infatigablement dans le ciel.

Trente, quarante, cinquante mille manifestants ? Les spécialistes discutent. Quarante mille paraît un chiffre sérieux. Ceux qui n'y croyaient pas reprennent courage. Le combat continue. La longue marche aussi, puisque Sauvageot appelle les manifestants à rejoindre les travailleurs des usines Renault et Citroën. Javel, Billancourt : terres promises vers lesquelles vont marcher, fourbus mais exaltés, deux mille pèlerins d'un type nouveau.

□ Spécial Mai 1968 Les enfants de Marx et de Rimbaud

Tribune Socialiste n°374
13 Juin 1968

L'imagination au pouvoir : l'expression n'est pas trop forte. La Sorbonne n'est plus l'université mais un lieu privilégié, le champ de la fête permanente. La sensibilité collective a pris possession des murs, des couloirs sombres, des escaliers, des amphithéâtres surpeuplés. Des doigts fiévreux serrant un morceau de craie ont réinventés au jour le jour, à la nuit la nuit, une liberté couleur d'homme.

La civilisation du graffiti a fait soudainement irruption. Le mur a remplacé la feuille de papier. Tant il est vrai que les grandes fièvres ne peuvent être misérablement renfermées dans des limites étroites. Des milliers de Parisiens, de Français ont eu ainsi la possibilité de déchiffrer les rêves, les colères, les révoltes d'une jeunesse soulevée contre des structures oppressantes.

L'imagination est à gauche a-t-on écrit. La Sorbonne n'a cessé d'en témoigner. A travers toutes ces écritures échevelées, rageuses, bruyantes, se dégagent les formes d'un monde nouveau consacré à l'homme, redevenu enfin

maître de ses pouvoirs, et oeuvrant à son épanouissement total.

La jeunesse de la Sorbonne a définitivement réconcilié Marx et Rimbaud : **Transformer le monde et changer la vie**. Ces deux mots d'ordre n'en font dorénavant plus qu'un. Le socialisme renoue avec les puissances de l'imaginaire, avec les forces de l'utopie. L'étudiant, le jeune travailleur de mai 68 tend la main à Charles Fourier, ce prophète scandaleusement tenu sous le boisseau. Nous savons maintenant que par-delà la destruction des structures économiques du capitalisme, et par leur remplacement par des structures socialiste, il nous faudra réinventer l'amour, la famille, la fraternité, le bonheur, le malheur, la solitude...

Rien ne doit échapper aux révolutionnaires. Le fer rouge doit plonger partout. Le socialisme, c'est le commencement du monde.

□ Spécial Mai 1968 Les lecteurs n'ont pas fait la grève

Tribune Socialiste n°374
13 Juin 1968

La grève favorise la lecture. Journaux et livres se sont arrachés durant ces journées de fièvre, d'inquiétude pour les uns, d'exaltation pour les autres.

Côté journaux, il faut enregistrer le bond prodigieux réalisé par des organes tel que **Combat** et **Le Monde**. Des tirages de 800.000 exemplaires pour M. Beuve-Méry et son équipe. Pour Philippe Tesson et Henry Smadja, le passage de l'état de « groupuscule » à l'état supérieur. **Combat** en prenant fait et cause pour la « révolution des jeunes » a conquis un public qui jusque-là l'ignorait encore – Philippe Tesson a sauvé durant ces jours, avec quelques autres l'honneur de la profession

Par-delà ceux qui avaient soif d'information intelligente, parce qu'ils peu ou prou acteurs dans l'événement, il y a ceux qui ont considéré ce mois de mai comme un temps de

vacances, loisirs.

D'où un rush sur les lectures faciles : romans policiers, feuilletons romanesques.

Série noire, Lartéguy, Troyat se sont vendus au kilog. Un cran au-dessus : Hervé Bazin, Gilbert Cesbron. M.D.B. libraire dans le quartier Sèvres-Lecourbe a liquidé son stock **D'enfants aux cheveux gris**, le dernier best-seller de l'auteur de **Chiens perdus sans colliers**. M. R.V., lui a des clients qui se soucient des prochains congés payés, révolution ou pas : les guides de voyages, ont désertés les étagères.

Par contre les libraires spécialisés dans la littérature « difficile » ou hautement spécialisée, ont fait semble-t-il peu d'affaires. Leurs clients traditionnels avaient d'autres occupations : élever des barricades, recevoir les coups

de matraque, les grenades offensives des C.R.S. et autres « forces de l'ordre ». On ne peut pas à la fois lire Lénine et faire la Révolution.

A défaut de voir leurs livres se vendre, des écrivains,

comme J.P. Faye (Nouveau Roman) et Michel Butor sont allés directement dans les usines lire leurs œuvres devant les travailleurs. Une revanche en somme.

□ Spécial Mai 1968 La « Révolution régionaliste » à la Sorbonne

Tribune Socialiste n°374
13 Juin 1968

Dans ce vaste caravansérail idéologique qu'est devenu la Sorbonne, où se côtoient maoïstes, trotskystes, anarchistes, communistes orthodoxes et oppositionnels, où se vendent pêle-mêle *l'Insurgé*, *Voix Ouvrière*, *Avant-Garde*, *Arcane*, *Tribune étudiante*, *L'Humanité Nouvelle*, etc, où dialoguent ouvriers un peu perdus et minets de Saint-Germain-des-Prés, décorés de la légion d'honneur et farouches iconoclastes, on découvre avec émotion un petit groupe retranché derrière quelques tables.

Malgré le manque de « décorum », les militants de la « révolution régionaliste » -- puisque c'est d'eux qu'il s'agit -- ne restent pas inactifs.

Proposant au vaste public de curieux, les livres de Robert Lafont « *La Révolution Régionaliste* » et « *Sur la France* » parus aux Editions Gallimard, ils distribuent un matériel de propagande, tracts, journaux, revues dans lesquels sont expliqués le objectifs du mouvement.

Il y a là des militants du « *Comité Occitan d'Etudes et d'Action* » (C.O.E.A.), animé par Robert Lafont, qui étend ses ramifications dans tous les pays de langue d'Oc, de *l'Union Démocratique Bretonne* (U.D.B.), dont le rayonnement ne cesse de s'étendre en profondeur parmi les populations bretonnes déshéritées, victimes du capitalisme centralisateur. Sont là encore des représentants des organisations corses, catalanes.

Epinglé sur une table, un numéro de *Tribune Socialiste*, dont la première page est celui qui, au sein de la gauche, a pris le plus clairement, le plus lucidement, faits et causes

pour leur combat.

Ils sont très satisfaits de cet état de choses car ils savent que la notion de « révolution régionaliste » aura bien du mal à conquérir l'ensemble de la gauche française, fut-elle radicale, car celle-ci reste attachée aux traditions centralisatrices que le marxisme a institutionnalisées. J'en aurais à un moment un témoignage avec la violente discussion qui oppose les camarades occitans et bretons à un militant de la *Fédération des Etudiants Révolutionnaires* (F.E.R.). Ce dernier pour qui la notion « Révolution Régionaliste » semble ne pouvoir dépasser les thèses maurassiennes, menace d'amener un commando et de faire le vide. Explications. Le militant de la F.E.R. quelque peu désarmé, recule, admet que le pouvoir régional socialiste signifie la chance d'une victoire du socialisme authentique. Le public acquiesce à cette mise en question du jacobinisme enraciné dans les têtes françaises.

Le public, les militants du C.O.E.A., de l'U.D.B. ne se contentent pas de lui proposer des livres, des revues. Ils engagent le dialogue avec lui, dans les amphis et les salles de la Sorbonne. Dialogue difficile parfois, complexe, houleux. Mais les esprits s'ouvrent : les idées naissent. Le vent de la démocratie souffle dans toutes les directions. Verrons-nous un jour triompher en France, cette France qui s'est faite par l'intégration de nations opprimées, un socialisme des régions que prophétisent dans un de leurs tracts, les militants de la « Révolution régionaliste ».

□ Les points sur les i Mai 1968 : Images et sons

Tribune Socialiste n°375
20 Juin 1968

Gâce à un collectif de travail animé par Guy Chalon, les images et les bruits de la « Révolution de Mai » vont nous être restitués. Guy Chalon est un jeune cinéaste engagé depuis toujours dans les combats pour le socialisme. Un activiste au meilleur sens du mot.

Durant la guerre d'Algérie, il anima, avec d'autres, le « *Comité d'Action du Spectacle* ». Ce comité mena une action d'agitation politico-culturelle, qui toucha de larges couches de la population, alerta les consciences.

En collaboration avec Gérard Gozlan, membre de la direction de la revue de cinéma « *Positif* », Guy Chalon a réalisé plusieurs courts métrages, particulièrement courageux : dénonciation de la guerre coloniale, démythification de la « presse du cœur », etc. Aujourd'hui avec son

collectif, il achève le montage de deux films consacrés au « *Grand chambardement* ». Des photos fixes, dans le style de « *La jetée* » de Chris Marker. Un montage percutant des images ; Deux films qui ressuscitent la fièvre des journées intensément vécues dans la rue, la « révolution en marche », la jeunesse dressée contre l'absurde, l'homme debout au « royaume des veaux ».

Par ailleurs, paraît chez « *Acousti-Yuri Korolkoff* » un disque simplement intitulé « *Mai 68* ». Les voix de Sauvageot, Geismar, Cohn-Bendit, les cris et les hurlements des manifestations. « Qui parle le plus haut ici ? Les voix claires d'une raison insurgée, ou le coup sourd des grenades et des matraques de la terreur », demande Claude Roy sur la jaquette. La réponse est claire.

□ Les points sur les i Quelque chose de pourri

Un jeune militant communiste, Marc Lanvin, a été froidement assassiné par des membres d'un commando gaulliste, à la veille du deuxième tour des élections.

Marc Lanvin avait 18 ans. C'était un garçon pareil à tous ceux de son âge : révolté, ardent, enthousiaste. Il rêvait d'une France socialiste, d'une société juste, d'une vie digne d'être vécue.

Il est tombé sous les balles de quelques pauvres types, plus doués pour le maniement du revolver que pour la discussion politique. Ceux qui l'ont tué froidement n'ont pas d'excuses. Marc Lanvin ne les menaçait pas. Il collait avec d'autres camarades des affiches appelant à voter pour le candidat unique de la gauche. L'ironie du sort veut que Marc Lanvin soit mort pour un homme qui incarne la « vieille gauche », vaincue jadis par les tomates de « l'Algérie Française », j'ai nommé Guy Mollet.

Ceux qui ont appuyés sur la gâchette ne sont pas les seuls, ni les vrais responsables. Les coupables qu'il convient de dénoncer au grand jour sont ceux-là qui, durant toute la

période électorale, ont, sur les antennes de radios et les écrans de télévision, créé, en recourant aux méthodes de la plus vile démagogie, un climat d'anticommunisme forcené. Durant quelques jours, MM Robert Poujade, Roger Frey et autres porte-voix du gaullisme, ont imité M. Mc Carthy, de sinistre mémoire, qui mena à la chaise électrique les époux Rosenberg.

Les assassins sont parmi nous ! Certes, ils n'ont pas la figure traditionnelle de l'emploi. Ils portent cravates et ont les ongles propres. Ils ressemblent à de braves chefs de famille. Pourtant, ils ont les mains rouges de sang, de ce sang que les nervis des « Comités d'Action Civique » ont commencé timidement à faire couler.

Craignons que demain, encouragés par le raz de marée provoqué par le « Parti de la trouille », ils ne s'enhardissent encore plus. Il y a vraiment quelque chose de pourri dans le royaume de France, depuis la mort de Marc Lanvin.

Tribune Socialiste n°377
4 Juillet 1968

□ Les points sur les i Le cri de Cassandre

Il y a des livres qu'on jette aussitôt lus. Il y a des livres qui brûlent entre les mains de celui qui les lit. Il y a des livres qu'on reçoit comme un coup de poing au creux de l'estomac, des livres qui réveillent les dormeurs. Ces livres-là sont précieux.

C'est le cas pour l'ouvrage publié par Roger Errera dans la collection Politique aux Editions du Seuil. Pour six francs, chaque citoyen français peut découvrir le champ de sa misère. Ce n'est pas une lecture réjouissante. Plutôt attristante. Souhaitons que tous ceux qui – femmes ou hommes – ont apporté leurs voix au parti gaulliste, aient le courage de découvrir ces pages. Si la honte ne les a pas submergés au bout de cinq minutes, il n'y a plus rien à espérer que dans la révolution violente.

« Les libertés à l'abandon » : Roger Errera crache à la figure des français ses quatre vérités. Le « pays de Voltaire, des Droits de l'homme et de l'affaire Dreyfus » a toléré et tolère la censure, la torture, l'internement administratif et la télévision dirigée. L'auteur avec un sadisme froid comptabilise nos lâchetés, nos silences complices, nos yeux qui se détournent et regardent ailleurs, du côté de la ligne bleue des vacances, du confort petit-bourgeois.

Une majorité de français acceptent tout : assassins par délégation, bourreaux par procuration. Que leur importe

puisqu'ils peuvent « veauter » !

Mais du même coup, en montrant les libertés à l'abandon, l'auteur dresse le plus violent réquisitoire qu'on ait jamais prononcé contre la démocratie bourgeoise, formelle. Démocratie caricaturée à laquelle trop d'intellectuels de gauche idéalistes tentent encore de nous convertir.

Tentative à laquelle la « révolution de mai » a superbement opposé la lucidité armée des pavés. Des dizaines de milliers de citoyens savent dorénavant que cette démocratie n'est qu'un leurre, une abstraction. Une authentique démocratie ne peut pas s'enraciner dans la tourbe du capitalisme, de la société de profit. Sans démocratie économique pas de démocratie politique !

Le suffrage universel reste un trompe l'œil, un amusement offert aux foules pour les distraire de la saine révolution contre l'ordre capitaliste.

Un bulletin de vote n'exprime pas les options de l'ouvrier, du travailleur, lequel, comme l'écrit Max Adler, un des maîtres de l'école austromarxiste, ne se prononce pas en connaissance de cause. Moins que jamais aujourd'hui, dans nos sociétés manipulées.

Je gage que mai 68 a rendu l'espoir à R. Errera.

Tribune Socialiste n°378
11 Juillet 1968

□ Les points sur les i Civilisation, connais pas !

Tribune Socialiste n°379
18 Juillet 1968

Lundi 15 juillet, 13 heures, Radio-Luxembourg : j'écoute les informations tout en dégustant mon yaourt quotidien. Bilan provisoire des accidents du week-end : 101 morts, plus des centaines de blessés graves. Qui oserait prétendre que Jean-Luc Godard a mauvais goût lorsque dans un de ses récents films, il accumule les cadavres, éclabousse l'écran du gros rouge du sang !

Je ne sais pas si nous vivons, comme le prétendent si aisément de distingués sociologues, dans « la société de consommation » : ce dont par contre, je suis certain, c'est que nous vivons dans « la société de l'hécatombe ». Nous avons intégré les morts du week-end. J'imagine même des ingénieurs en blouse blanche qui avec des I.B.M. programment ces séries hebdomadaires de meurtres et de suicides.

Et personne ne s'émeut, personne ne pousse un cri d'horreur. Faut-il que nous soyons tous terriblement aliénés. Moi aussi, je suis parti en week-end. Avec un petit pincement au cœur. Est-ce mon tour, ai-je pensé quelques instants ? A cette loterie funèbre vais-je tirer cette fois mon numéro. Puis le paysage, l'air frais du soir, l'exaltation de partir ont tout submergé. Ceux qui meurent, ce sont les autres, ai-je pensé encore avant de m'abandonner. Chacun pense cela jusqu'au jour où...

Revenu entier, une fois encore, aujourd'hui, je me dis

que les gens sont bizarres. Des étudiants descendent dans la rue, répondent à la violence du capitalisme par la violence de l'espoir socialiste, la France qui croyait avoir la rougeole attrape la colique. D'un seul élan, elle sauve le régime dont elle ignore encore qu'il est la cause de tous ses malheurs. Une « révolution » a eu lieu. Les seuls morts sont du côté du peuple : la France moyenne crie à la chienlit, au massacre. Quand le vrai massacre lui est offert en spectacle, elle se tait lamentablement

Parfois on me demande : le socialisme, pour quoi faire

Pourquoi faire, pour briser l'exploitation de l'homme par l'homme, pour foutre par terre le capitalisme, pour couper le cou à la bourgeoisie, d'abord et avant tout.

Ensuite, pour faire des autoroutes, des tas d'autoroutes à en avoir la nausée. Des autoroutes belles comme les femmes, larges comme les allées du paradis.

Mais surtout pour faire un homme, un homme vrai, délivré de ses démons, de ses névroses. Un homme qui ne ressemble pas à une espèce de champ en friche et qui ne finisse pas dans un amas de ferraille. Idiètement

Un homme maître de son destin, de son temps, de sa vie. Un homme qui ne fonce pas dans le brouillard, vers le néant, avec son livret de caisse d'épargne sur la poitrine. Un homme saint, pas un saint homme !

Le socialisme, pour quoi faire ? Une civilisation.

□ Les points sur les i La V^e Internationale

Tribune Socialiste n°383
3 Octobre 1968

Une nouvelle internationale existe : celle des révoltés, avec son fer de lance, l'armée des étudiants.

De Paris à Berlin, de Londres à San Francisco, une gigantesque mutation historique est en train de s'accomplir. Les chevaliers de la table rase tiennent le haut du pavé. Le vieil univers tremble sur ses gonds. Un nouveau monde s'annonce, à la fois terrifiant et fascinant. Il suffit de lire l'interview du cinéaste Stanley Kubrick, réalisateur de 2001, l'odyssée de l'espace, l'ouvrage de Herman Kahn « L'an 2000 », pour prendre la mesure d'un futur en gésine qui sera demain notre présent, si nous en croyons les maîtres de la science et de la technique.

Un grand vertige s'empare des peuples développés. Les mots anciens, les structures centenaires, sont récusés, mis en question. La vie, l'amour, la mort même commencent à être perçus autrement.

De pareils remous ne pouvaient épargner la gauche, le socialisme qui devient de plus en plus « difficile ».

Une colère, une amertume, un ressentiment, une révolte aux contours plus ou moins flous, noient des masses d'hommes confrontés aux ruines idéologiques, aux dérives des espérances. Plus que jamais, il apparaît que nulle part au monde la société socialiste humainement possible – je n'écris pas idéale ! – existe, que personne dorénavant ne détient les saintes écritures socialistes.

Nous sommes au milieu d'un chantier qui a la dimension de la planète. L'imagination doit prendre le pouvoir. Aujourd'hui, sachons dépasser ce néo-conformisme, qu'est la contestation de la contestation. Regardons en face l'abîme, les épaves.

Il nous faut reconstruire après les apocalypses, les tremblements de terre. Le pouvons-nous ? L'homme n'est-il pas gangrené au point de ne plus pouvoir s'arracher à son sommeil, à son agonie « programmée » ?

Telle est la question de vie ou de mort qui se pose : Faire le socialisme pour le 20^e siècle.

□ Les points sur les i Nous les pestiférés

Tribune Socialiste n°385
17 Octobre 1968

Militants du P.S.U., agenouillez-vous, demandez pardon à Dieu de vos fautes. Elles sont légions.

Vous avez dévoyé le beau mouvement de Mai, si l'on en croit M. Mitterrand, que l'on a guère vu, en ce temps-là, se mêler aux rangs des insurgés en colère. Sans vous, le pouvoir gaulliste aurait pu être renversé, broyé, piétiné, déchiré, laminé. La F.G.D.S. et le P.C.F. ont échoué à prendre le pouvoir qui « chancelait ».

Vous vous êtes conduits comme de misérables chasseurs de sièges de députés. Au lieu de prendre exemple sur la S.F.I.O. et le parti radical, qui ne croient pas, mais alors vraiment pas, à la « voie parlementaire au socialisme », vous n'avez eu de cesse de mendier les suffrages des électeurs. Misérables que vous êtes !

Vous empêchez par vos bavardages idéologiques la naissance de la grande union des révolutionnaires, des

« socialistes humains » alors que MM. Mollet et Defferre brûlent d'impatience d'en découdre avec les forces du capitalisme.

Vous n'êtes pas des hommes de gauche car vous n'avais pas reconnu les mérites de la constitution des colonels grecs comme l'a fait un député S.F.I.O., qu'on sermonne mais qu'on garde : un siège est un siège, n'est-ce pas ?

Vous continuez à frayer avec les « groupuscules », vous préférez les « zozos » aux gens sérieux. Vous entretenez la « querelle des générations » invention du grand capital si l'on en croit M. Jacques Duclos.

Vous osez serrer la main des « anarchistes » qui sont, chacun le sait « des flics et des indicateurs de police ».

Il n'y a pas de doute : vous êtes de grands criminels, des pestiférés.

□ Les points sur les i Le défi démystifié

Tribune Socialiste n°3390
28 Novembre 1968

Lorsque M. Jean-Jacques Servan-Schreiber -- J.J.S.S., pour le Tout-Paris ! -- publia « Le défi Américain », la France entière s'arrêta de respirer. Ne venait-elle pas de découvrir qu'en son sein elle nourrissait un grand penseur. La grande presse, la radio, la publicité, et le snobisme concoururent à faire de cet ouvrage un best-seller. A la fortune du séillant directeur de « l'Express » s'ajoutèrent d'intéressants droits d'auteur.

Pour M. Servan-Schreiber, souvenons-nous en, le problème était simple : pour pouvoir exister face aux Etats-Unis, l'Europe devait emprunter à ceux-ci leurs méthodes. J.J.S.S. admire les Etats-Unis. Il suffit de lire la préface qu'il a donnée au recueil de discours de Ted Kennedy pour mesurer la force de cet amour. Citoyen d'une France qui pue le passé increvable, qui s'empêtré dans ses souvenirs de gloire, qui cultive l'imagerie d'Epinal, qui a bien du mal à s'intégrer au siècle de l'atome, J.J.S.S. exprimait une juste révolte. Une révolte qui est partagée par des centaines de milliers de techniciens, de cadres, de cols blancs adeptes d'un néo-scientisme dont l'idole se nomme technique.

J.J.S.S. condamnait à juste titre une gauche qui semble surgir d'un Musée d'anciens combattants. Il désignait du doigt comme il faut les vieilleries à tuer.

Pouvions-nous lui reprocher d'ignorer la lutte des classes, de n'être pas un authentique socialiste, d'oublier le capitalisme ? Personnellement nous ne sommes pas de ceux qui confondent J.J.S.S. et « Che » Guevara.

Mais -- fait plus grave -- J.J.S.S. ne nous disait pas sur

quoi reposait « le défi américain ». De ce fait, il dénaturait le débat, faussait le problème.

Aujourd'hui un livre répons au « Défi américain ». Curieusement, la publicité, la radio, la grande presse se taisent ou parlent à mi-voix. En effet l'Empire Américain de Claude Julien du « Monde », a la force d'un explosif. Il réduit à néant la « pensée » de M. Servan-Schreiber. En toute simplicité, Cl. Julien rappelle et montre que si les Etats-Unis sont devenus ce qu'ils sont, c'est grâce à leur « Empire ». En pillant le monde entier (cerveaux dans les nations développées, richesses naturelles dans les pays sous-développés) ils ont accumulé les formidables moyens nécessaires à leur gigantesque essor. Certes, il ne s'agit pas de nier les qualités de l'homme américain, lesquelles ont largement contribué à cet essor. Mais il n'empêche que la vérité de base réside dans « l'impérialisme » des U.S.A. On ne saurait considérer les techniques de développement pour elles-mêmes. Ces techniques sont le produit de la réalité capitaliste et impérialiste américaine.

L'Europe peut imiter les U.S.A. Elle ne saurait conquérir leur dimension. A moins de prétendre devenir le « premier gendarme du monde ». Le « défi américain », par-delà les structures industrielles formidables, le haut niveau de vie, c'est d'abord et avant tout le napalm au Vietnam, les Bérêts Verts en Amérique Latine, la misère dans les ghettos noirs, l'assassinat de tous ceux qui combattent pour un monde de justice et de liberté.

Livre

Un poète breton

Avec ce livre éclate au grand jour la voix admirable d'un jeune poète de 25 ans, Paol Quéinnec se fait dans « Hommes liges des talus en transes » le porte-parole de la Bretagne humiliée, pauvre, colonisée, aliénée dans son corps physique et dans son esprit. Chantre d'une « révolution régionaliste » à venir qui mettra un terme aux structures d'oppression que le capitalisme centralisateur a imposées aux « nations ethniques », « intégrées » par la violence à la « Francie », devenue depuis l'Hexagone, ce poète fondamentalement révolutionnaire, pour qui « transformer » le monde et « changer la vie » sont une seule et même chose, invente une langue d'amour et de douleur, drue, sauvage, tendre et rocailleuse à la fois.

Devant un tel chant, les discussions de café sur le sens ou le non-sens de la « poésie engagée » perdent leur intérêt. Quéinnec répond par l'exemple. Un exemple irrécusable. Ici, nous sommes sur les hauteurs du verbe. Le jet torrentiel de l'émotion, de la crispation interne, de l'incendie, du sang, emporte tout sur son passage. La Bretagne nommée avec une précision de géographe et un lyrisme de prophète vient frapper nos yeux fatigués. Des mots émergent une plainte furieuse, une revendication de dignité, un cri d'amour, négation d'un présent mis en procès.

Gwenc'hlan Le Scouezec, qui a préfacé ce long chant, et rappelle les données socio-économico-culturelles



Une voix d'entrailles

Pia Colombo chante Brecht et Kurt Weill au TNP. Elle efface toutes celles qui, en France, s'attaquèrent aux « songs » écrits par le « pauvre B.B. ». A égale distance d'une Edith Piaf — peuple, goulante des quartiers prolos —, et d'une Juliette Gréco — sophistiquée, fascinante comme une étoffe rouge dans un boudoir —, Pia Colombo lance sa voix d'entrailles qui saisit aux tripes. Elle nous prend par la main et nous entraîne vers quelque quartier crasseux, du côté de Soho ou de Hambourg, vers quelque « rue chaude » où des filles fiévreuses, passionnées, toutes en peau, lâchent, entre deux silences, leur amertume, leur révolte, leur songe essentiel!

Pour les brechtiens penseurs je dirai que Pia semble avoir parfaitement assimilé les idées de l'écrivain allemand. Elle parvient à ce miracle qui consiste à adhérer pleinement aux textes et aux musiques tout en maintenant une certaine « distanciation » grâce à laquelle

dans lesquelles il prend racine, dit fort justement : « Paol Quéinnec est un barde. Il se mêle à son peuple, il en ressent les plus intimes mouvements, puis il se lève et parle. Et ce n'est plus sa voix, mais la voix de son peuple muet qui, tout d'un coup naît dans sa bouche, y explose, s'y brise et repart, et dit, hurle, ce poids qui pesait, ce cancer qui rongait. »

« Hommes liges... » charrie le désespoir. Nu, violent. Mais du désespoir naît une espérance rageuse, une croyance en ce qui ne pourra pas ne pas être : un monde nouveau où une Bretagne socialiste apportera sa pierre sur le chantier de l'universel.

Ecoutez cette voix :

« aujourd'hui
je vous le dis
nous allons procéder à des glissements de terrain
il y aura des sursauts de lumière dans le brouillard des solitudes
et l'angle de la fenêtre écumera de fougères
alors nous nous installerons dans l'odeur des charpentes et le soulèvements des toitures pour des émeutes de tendresse
aujourd'hui je vous le dis
un peuple nouveau émerge lentement qui se ménage des moissons exemplaires ».

André Laude

Tribune Socialiste n°405
27 Mars 1969

ces paroles et ces musiques prennent leur sens véritable. Une sorte d'humour triste et guilleret à la fois empêche l'émotion de noyer le contenu.

Pia est belle. Longue, mince, moulée dans un pull-over et un pantalon de velours, chaussée d'escarpins, elle va et vient, comme la fille de la chanson devant la caserne. Elle met les mains dans les poches et murmure, la bouche amère, quelques couplets cinglants. Elle se couche sur le podium, petite ombre désemparée. Sa voix se mouille. Pia l'amoureuse fait ses adieux à son « homme ». Elle sert les poings, rejette régulièrement sa longue chevelure en arrière; elle est la fiancée du pirate, l'humiliée, l'exploitée qui attend la délivrance...



Pia, aujourd'hui, est un grand soleil de la chanson. Elle a mûri à travers les joies, les souffrances les supplices de la vie. Elle a frotté son corps à la rugueuse réalité. Elle sait le poids des choses. Elle n'est pas une primevère poussée en serre tiède. Elle est la rose des rues, des passions et des fièvres. Elle dit juste et vrai ac-

compagnée par quelques musiciens qui font exactement leur métier. Elle est une petite lanterne qui tremble dans la nuit et le froid.

André Laude



La voix contre les colonels grecs

Tribune Socialiste n°411
15 Mai 1969

Personne n'ignore les éminents services rendus à la littérature vivante du monde entier par Maurice Nadeau. Grâce à la collection **Le chemin de la vie** (Corréa), grâce encore à la revue **Les lettres Nouvelles** nombre d'ouvrages essentiels de ce temps ont pu trouver l'audience qu'ils méritaient.

Intelligent, enthousiaste, militant, M. Nadeau n'a jamais renoncé à défendre un livre que les directeurs techniques et commerciaux auraient eu tendance à laisser dormir dans les tiroirs.

Les numéros spéciaux des « Lettres nouvelles » constituent une collection de trésors. Cuba, Québec, les beatniks, etc, autant de thèmes qui ont suscité des volumes à la riche matière, ouvertures sur l'inconnu. Aujourd'hui, paraît un numéro consacré aux « Ecrivains grecs d'aujourd'hui ». La Grèce martyre, meurtrie est assez proche de nos cœurs pour que nous ayons le souci d'écouter ceux qui confient à la feuille blanche son « chant profond ».

Structurée et introduit par Jacques Lacarrière, l'éminent connaisseur, cette anthologie nous permet de découvrir les courants majeurs qui animent actuellement la poésie et la prose écrites dans ce pays, mais aussi dans les terres froides de l'exil.

J. Lacarrière dresse clairement un historique des décades et nous permet de saisir le mouvement qui conduit des intrusions faites par l'écrivain dans les zones du subconscient (surréaliste — psychanalyse), de la révolte moderniste aux créateurs d'aujourd'hui, confrontés au réel, à la politique, au devenir de la cité, l'écrivain grec comme partout,

cherche sa **voix** ou sa **voie** à travers les ténèbres, sollicité qu'il est par une tradition nationale, une spécificité de culture, et les tentations de la planète.

Les nouvelles générations, si elles ne renoncent pas à la mission de témoigner, d'enrichir sans cesse le dossier d'études de la réalisation grecque, font la preuve pourtant d'une évolution de la sensibilité, d'un changement dans les rapports de l'individu-écrivain au monde. Vassili Vassilikos (*) est le plus célèbre de ces nouveaux créateurs chez nous. Mais il en est d'autres, inconnus, qui méritent d'être écoutés : Dimitri Collatos, Spyros Plascovitis, Georges Chelmonas, Dimitri Hadziz, Costas Taktis, etc.

La poésie n'est pas oubliée avec Yannis Rirsos plusieurs fois édité à Paris, avec Odysseus Elytis, poète de grande stature dont **Axion esti**, hymne à la Grèce, épopée lyrique du martyre grec contemporain, mériterait assurément d'être traduit dans notre langue.

Cette nouvelle littérature a quelque chose de réconfortant. Elle nous enseigne que la recherche formaliste ne tue pas forcément **la voix humaine**. C'est une littérature qui vise tout autant l'intellect que le cœur, le sexe, le sang. Elle n'ajoute pas à la nuit du temps la nuit du verbe. Pour l'écrivain grec, la parole est une « arme miraculeuse » tendue à l'individu pour qu'il brise les barreaux des multiples prisons au fond desquelles il cherche à capter le rayon de lumière vitale.

André Laude

(*) N° de Mars-Avril 1969 290p. 12 F illustrations